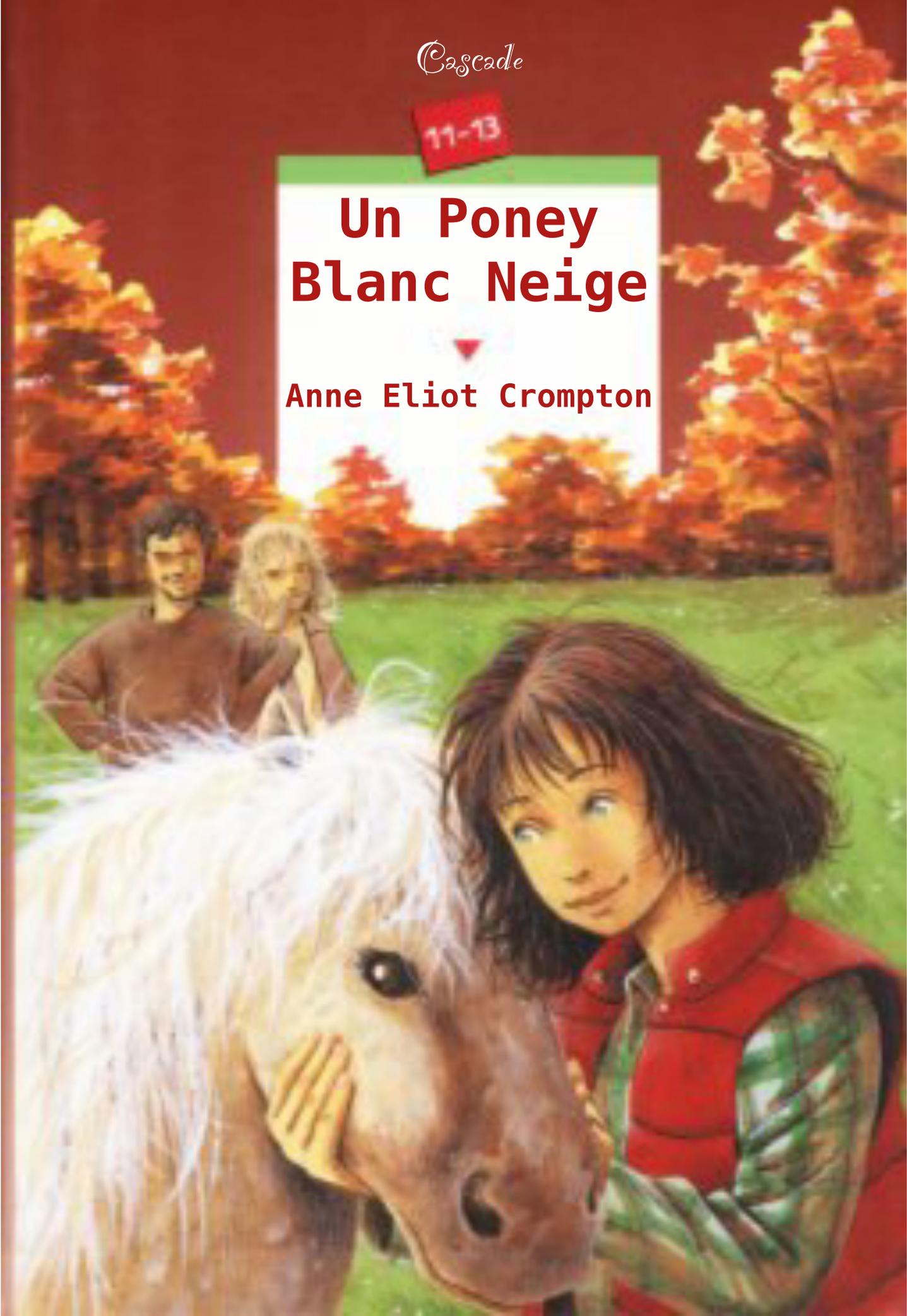


Cascade

11-13

Un Poney Blanc Neige

Anne Eliot Crompton



Un Poney Blanc Neige

Collection dirigée par Caroline Westberg
Cet ouvrage a paru aux Etats-Unis sous le titre :
Snow pony aux éditions Henry Holt and
company - New York.

Traduction : Caroline Westberg

Couverture : Christian Maucler

ISBN 2-7002-0018-7

ISSN 1142-8252

© Anne Eliot Crompton - 1991.

© RAGEOT-ÉDITEUR - PARIS, 1993.

Tous droits de reproduction, de traduction et
d'adaptation réservés pour tous pays.

Loi N°49856 du 16-07-1949 sur les publications
destinées à la jeunesse.



Chapitre N°1

J'emprunte toujours le chemin du Vallon Creux pour rentrer de l'école.
Les arbres pointent leurs doigts gris vers le ciel gris de l'hiver.

Les nuages gris sont aussi bas et lourds que mon cœur.

Je vais dans cette nouvelle école, ici, à Winterfield, depuis Noël, et je ne me suis pas encore fait une seule amie.

A Holyoke, l'endroit d'où je viens, j'avais une amie, Maria.

Elle était un peu ronde, comme moi.

Elle avait les yeux et les cheveux noirs, tandis que les miens sont marron.

Elle riait sans arrêt et m'empêchait d'avoir des idées noires.

Ici, au milieu de ces bois solitaires et désolés, j'ai tout le temps le cafard.

Quelques pas devant moi, Marigold Stass avance en sautillant.

Elle m'entend patauger dans la gadoue derrière elle.

Vous croyez qu'elle se retournerait, qu'elle me ferait un signe ou qu'elle m'attendrait seulement ?

Non.

Le nez en l'air, elle pousse la porte de la cuisine de la vieille grande ferme et la fait claquer dans son dos.

A Winterfield, personne n'utilise sa porte d'entrée.

Ce n'est d'ailleurs qu'une chose bizarre parmi tant d'autres.

Il y a des tas de congères sur le chemin du Vallon Creux.

Et une épaisse forêt des deux côtés.

Des ours et des loups se dressent dans la neige et me regardent en ricanant.

Je lève à nouveau les yeux, ils ne sont plus que branches et rochers.

A Holyoke, il y avait des gens et des lumières partout.

Winterfield n'est que neige et arbres qui donnent froid dans le dos.

La maison suivante, sur la droite, est encore plus terrifiante que les bois.

C'est là qu'habite M. Flower.

Les autres enfants gloussent ou font la grimace quand ils parlent de lui.

C'est une espèce d'ermite fou.

Je ne l'ai encore jamais vu et je n'en ai aucune envie.

Sa maison n'est qu'une vieille cabane.

De la fumée s'échappe d'un tuyau sur le toit.

La cour est clôturée d'un grillage fixé sur des poteaux de bois qui penchent dangereusement.

Un pommier tout rabougri avec un pneu attaché à une ficelle en guise de balançoire se dresse au beau milieu.

J'accélère en passant devant la cabane, sans quitter la cour des yeux.

Et si la porte s'ouvrait et que M. Flower me dévisageait et sortait.

Oh mon Dieu !
Un tas de neige sale roule sous le pommier !
Je ralentis le pas, en regardant plus attentivement.
Le tas de neige sale se soulève, se tortille, lance les pattes en l'air.
Je m'arrête pour mieux voir.
Le tas se redresse et se secoue.
Il sautille sur place et se transforme en un petit cheval à poils longs.
Il repousse sa crinière broussailleuse de devant ses yeux farouches et cingle l'air de sa queue.
Il s'ébroue.
Je sursaute.
Le petit cheval a l'œil féroce.
Mais il y a un grillage entre nous.
Je suis en sécurité.
Je m'approche encore un peu, le regard rivé sur lui.
Le cheval piaffe et secoue la tête.
Il décoche une ruade puis trotte autour du pommier.
Sans son manteau sale, il serait aussi blanc que le poney de neige que les enfants Stass ont fait dans leur cour la semaine dernière.
Nettoyé et bien nourri, il serait sans doute beau.
Mais je n'aime pas sa façon de dresser les oreilles vers l'arrière et de découvrir ses longues dents jaunes.
Heureusement qu'il y a la clôture !
Une voix dit dans mon oreille :
• Tu es la nouvelle.
Je me retourne d'un seul coup.
Un vieil homme voûté se tient tout près de moi, de l'autre côté du grillage.
Il porte un pantalon rapiécé et un pull trop grand.
Souriant à travers sa barbe blanche, il reprend :
• Tu es Janet Stone.
Ta mère enseigne au collège.
C'est bien ça ?
Je recule.
J'ai des picotements et je rougis comme à chaque fois que je rencontre quelqu'un que je ne connais pas.

Mais je parviens quand même à murmurer :

- Oui, c'est bien ça.
- Mon Perle te plaît ?.

Il désigne le petit cheval farouche.

- Je, euh, il, il est mignon.

Je ne dis pas que c'est le premier vrai cheval vivant que j'aie jamais vu de près.

- Je l'ai acheté à une vente aux enchères pour mon petit-fils, Arthur.

Arthur a dix ans.

Est-ce que tu as dix ans, Janet Stone ?.

- J'ai douze ans.

Ca ne se voit donc pas ?.

Pourtant, il paraît que je suis grande pour mon âge !.

- Je m'appelle Russ Flower, dit le vieil homme.

Tu veux que je te présente à Perle ?.

- Euh non, je.

M. Flower se dirige vers Perle et saisit un licou presque entièrement caché par la fourrure.

Perle essaie de mordre et enfonce ses sabots dans la neige.

Perle ne veut pas m'être présenté.

M. Flower le traîne jusqu'au grillage.

Perle me lance un regard furieux.

- Perle est timide, explique M. Flower.

Il n'a pas dû être très bien traité au cours de son existence.

Il a peut-être même été abandonné.

Mais nous allons le remettre dans le droit chemin et le dresser pour Arthur.

D'habitude, c'est beau, un cheval.

Perle, lui, est affreux.

Son poil est raide et dégoûtant, il est maigre, il a comme des bourrelets sur ses courtes pattes et l'air renfrogné.

- Laisse-le sentir ta main, Janet, dit M. Flower.

Ensuite, tu pourras le caresser.

- Non merci, je.

- Allez !.

Quelqu'un doit faire le premier pas et ce ne sera pas Perle.

Je ne vois pas pourquoi l'un de nous deux devrait faire le premier pas.

Aussi rapide qu'un serpent, M. Flower saisit ma main et la passe sous les naseaux de Perle.

Je recule brusquement tandis que Perle s'ébroue, se retourne et s'éloigne en martelant la neige.

- Qu'en penses-tu ?, demande M. Flower.

Tu es prête pour la besogne ?.

- La besogne ?.

- Tu comprends, Perle a besoin qu'on s'occupe beaucoup de lui avant d'être confié à Arthur.

Il a besoin qu'on le nettoie, qu'on le panse, qu'on le nourrisse.

Ca, je peux m'en charger.

Mais il a aussi besoin qu'on le monte, qu'on l'entraîne, et cela, je ne peux pas le faire.

Il faut quelqu'un de ta taille.

Je paye deux, trois dollars de l'heure.

Chaque jour après l'école.

Qu'en dis-tu ?.

Je suis trop surprise par cette proposition pour répondre.

- Trois dollars cinquante de l'heure.

Je ne peux pas faire mieux.

Une véritable tempête s'est levée dans ma tête.

Je rougis de confusion.

Je murmure :

- La vérité c'est que je ne sais presque rien des chevaux.

M. Flower sourit à travers sa barbe.

- Ne t'inquiète pas, Janet Stone, je t'apprendrai les chevaux !.

Chapitre N°2

Avant, j'appelais Jackie « Maman ».

Mais elle n'était pas d'accord.

« Je ne t'appelle pas "Fille", me disait-elle, alors pourquoi m'appellerais-tu "Maman" ?.

Mon nom est Jackie. » Jackie est de ma taille, mais plus forte.

Elle est toujours habillée en jean et pull, même pour se rendre au collège où elle est professeur de travaux manuels.

Ca me gênait quand on habitait à Holyoke parce que les autres mères allaient travailler en talons aiguilles.

Mais ici, à Winterfield, ça ne choque pas du tout.

Elle a une longue natte de cheveux brun-gris qui lui arrive à la taille.

Ses mains carrées sont sans cesse occupées.

Je la soupçonne d'avoir acheté cette vieille bicoque afin que nous ayons constamment quelque chose à faire de nos dix doigts.

On y est beaucoup moins bien que dans l'appartement que nous avons à Holyoke.

Il était plus petit mais au moins la plomberie marchait !.

Nous nous sommes installées ici parce que Jackie a trouvé un poste au collège du coin.

Avant, nous vivions à Holyoke où elle suivait des études pour devenir professeur de travaux manuels.

Avant encore, nous habitions à Hartford avec papa.

Un jour, un tracteur a renversé mon père, et il est mort.

Je ne me souviens plus de lui.

Jackie a sa photo sur la commode.

Il porte un uniforme de l'année et il est appuyé contre une voiture, enlaçant la taille de Jackie.

Il a l'air mince mais elle le cache à moitié alors je n'en suis pas sûre.

Pour vraiment savoir à quoi ressemble quelqu'un, il faut le voir de face, de dos et de profil, habillé de différentes manières, occupé à différentes tâches.

La seule image qui me reste de mon père est celle de la photo : appuyé contre une voiture, le bras autour de la taille de Jackie.

J'ai tendance à examiner les pères sous toutes leurs coutures.

Le père de Maria était brun et silencieux.

Mais Maria prétendait que lorsqu'il était fâché, ce n'était plus le même homme.

J'ai aussi aperçu le père de Marigold.

Il est petit et massif, avec de grandes mains.

Je l'ai entendu rugir: « Marigold ! » ou « Sophie !. » ou « Frankie !. ».

Je l'ai entendu rire aussi.

Je ne me souviens pas du visage de mon père, de ses mains ou de sa voix.

La seule chose que je sais, c'est qu'il aimait dessiner, comme moi.

Mais tous ses dessins ont été égarés.

En ce moment, Jackie et moi grattons la peinture rose écaillée d'une grande armoire.

Je suis agenouillée sur une table, Jackie est debout sur une chaise.

- Qu'en penses-tu, Jannie, demande-t-elle d'une voix forte par-dessus le raclement régulier.

Tu vas accepter ce travail ?.

- Je crois bien.

Ca sera mieux que de revenir dans une maison vide chaque jour, vu que Jackie ne rentre jamais avant cinq heures.

- Je suis allée voir M. Flower, continue Jackie.

J'ai aussi vu Perle.

Ils sont à peu près aussi bizarres l'un que l'autre.

- Tu as vu les dents de Perle, énormes et coupantes !.

Et s'il me mord ?.

- Ah ah ah !.

Ne t'inquiète pas, M. Flower te montrera comment il faut s'y prendre.

Tu vas sûrement apprendre des tas de choses avec lui.

Elle n'a donc pas l'intention de m'empêcher de travailler pour M. Flower !.

Il ne lui fait pas peur, à elle.

- Moi, c'est surtout les trois dollars cinquante de l'heure qui m'intéressent.

- Il n'y a pas de mal à gagner de l'argent.

Mais souviens-toi d'une chose, Jannie : tu dois toujours rester dehors.

Elle repousse sa longue natte par-dessus son épaule.

- Bien sûr.

Mon travail se passera dehors de toute façon.

- Je ne veux pas que tu rentres dans la maison ou dans le hangar.

Jamais.

- Quel hangar ?.

- La pièce attenante à la maison.

Là où vit Perle.

- D'accord, je n'irai pas.

Mais pourquoi ?.

- Parce que nous ne connaissons pas M. Flower.
- Ca, c'est vrai, Jackie, ni lui ni personne !.
- Il a l'air d'un vieil homme inoffensif et qui se mêle de ses propres affaires.

Mais il vaut mieux être prudent.

C'est peut-être un loup-garou, qui sait !.

- Un quoi ?.
- Peut-être qu'à la pleine lune, il se transforme en loup.
- Oh, Jackie !.
- Dehors, tu seras en sécurité.

Tu cours sûrement plus vite que lui.

- Je peux aussi sauter sur Perle et m'enfuir au triple galop.
- Une fois que M. Flower t'aura appris à le monter.

Fais attention avec le grattoir, Jannie, tu évites le bois.

Chapitre N°3

J'ai toujours du papier, un crayon et des feutres sur ma table de nuit.
Quelquefois, avant de dormir, je dessine.
Ce soir, j'ai un sujet tout trouvé : Perle.
Je commence par sa tête, ses yeux ronds et ses dents menaçantes.
Ca me fait presque peur.
Je froisse ma feuille et je recommence.
J'esquisse Perle en train de sautiller dans la neige.
Vu la façon dont il bouge, je suis sûre qu'il peut être beau.
Sous son manteau d'hiver sale, il a du style.
En réalité, ce n'est pas le poney de M. Flower que je dessine.
C'est un étalon Lippizaner blanc comme neige qui danse sur ses pattes arrières.
Sa crinière et sa queue flottent, tel le duvet du pissenlit.
Quand je l'ombre au crayon noir, sa robe lisse brille.
C'est super !
Et là, sur sa croupe, c'est moi.
Je suis mince, assise bien droite, et je tiens gracieusement les rênes, d'une main.
Mon pantalon - je veux dire ma culotte de cheval - est marron, comme mes bottes.
J'ai une veste, bleue.
Tout autour de nous, je dessine des nuages noirs si bien que l'étalon paraît encore plus blanc et brillant.
Voilà.
C'est parfait.
Un coup de crayon de plus gâcherait tout.
Je pose le dessin sur ma table de nuit.
La première chose que je verrai demain matin sera mon cheval blanc comme neige.
Sur la feuille de papier et, pour de vrai aussi.



Chapitre N°4

Je déteste l'heure de la récréation.

A Holyoke, ça allait car Maria était là.

Maria est brune, avec des yeux noirs qui brillent et un nuage de cheveux foncés qui semblent crépiter.

Elle dégage une gentillesse et une chaleur qui aident à se sentir bien même quand ce n'est pas le cas.

Maria et moi, on s'asseyait sur les marches pendant la récréation et on regardait les garçons se courir après comme des sauvages et les filles se regrouper pour papoter et ragoter.

Au bout d'un petit moment, la chaleur de Maria m'envahissait, je me tournais vers elle et nous discutions.

Maria n'appartenait à aucun groupe : les autres ne l'aimaient pas à cause de son accent et de ses boucles d'oreilles en argent véritable qui se balançaient, à cause aussi de ses frères qui étaient plutôt excités et toujours mêlés à des bagarres.

Moi, je ne faisais pas partie d'une bande parce que Jackie ne m'achetait pas ce qu'il fallait pour être bien vue : des pulls trop larges, des caleçons à motifs, des baskets orange, un bandeau à perles et un nouvel accessoire chaque semaine.

Mon argent de poche ne suffisait pas à tout cela.

Et Jackie repoussait sa natte en disant, l'air excédé : « Ah !

Laisse tomber ces bêtises !. ».

Elle n'avait pas besoin de m'expliquer pourquoi.

Je savais combien elle gagnait, combien nous dépensions pour le loyer, la nourriture, le gaz, etc. etc.

On ne pouvait pas se permettre les caleçons à motifs, un point c'est tout.

A présent, je me retrouve à Winterfield.

Sans Maria.

Seule.

J'ai froid, au corps et au cœur, et la récréation est le pire moment de la journée.

Toutes les filles de la classe font partie de la bande de Marigold Stass.

On dirait une reine entourée par sa cour.

La grosse Tina, la jolie Irène et Jessie le garçon manqué sont aux côtés de Marigold.

Les autres forment un cercle et moi je suis à l'extérieur du cercle.

Marigold raconte une histoire au sujet d'un certain Cliff :

- Cliff s'est foulé la cheville hier soir et il ne pouvait pas changer le pneu. Il a fallu que je le fasse à sa place.

Cliff est le petit ami de Marigold.

Il lui a donné la grosse bague rouge étincelante qu'elle porte toujours.

Il va au lycée et conduit la Chevrolet de son père.

Tout le monde est au courant de tout cela, mais personne n'a jamais rencontré ce Cliff.

Et personne d'autre dans la classe n'a de petit ami.

• On revenait du cinéma, continue Marigold et le pneu a crevé sur la colline aux Indiens.

La jolie Irène minaudes :

• Et que faisiez-vous donc sur la colline aux Indiens ?.

Jessie le garçon manqué grommelle :

• Ce n'est pas vraiment la route.

Marigold secoue ses boucles blondes.

• Cela ne vous regarde pas.

Bref, nous étions là, il était minuit.

• Allons, Marigold !.

La grosse Tina fait éclater la bulle de son chewing-gum.

• Bon, d'accord, il était dix heures et demie.

Tard, quoi.

Et le pneu crève.

Cliff a la cheville tout enflée, il peut à peine conduire.

Il sort la lampe de poche et c'est moi qui change le pneu.

Tina demande à travers une bulle :

• Il t'expliquait comment faire au fur et à mesure ?.

• Mon père m'a appris à changer un pneu avant même que je puisse en pousser un !.

Mon petit frère Frankie sait déjà le faire.

La Cour pousse un grand soupir d'admiration.

Je ne sais pas changer un pneu mais Jackie si.

• Tu portais la robe bleue que tu as faite toi-même ?, demande Irène.

• Bien sûr !.

Et Cliff a remarqué qu'elle était assortie à mes yeux.

Je ne suis pas très douée en couture non plus.

Le pâle soleil d'hiver éclaire les boucles de Marigold, sa bague rouge et les visages admiratifs de sa Cour.

Je remue mes doigts de pied gelés et je soupire.

Tout à l'heure, je rentrerai à la maison, seule, sur le chemin.

Marigold sera devant moi, le menton relevé, comme si je n'existais pas.

Toute seule, je pénétrerai dans notre nouvelle vieille maison, remplie de vide et de silence.

Mais ensuite !.

Ensuite, j'enfilerai mon jean en vitesse et je me dépêcherai d'aller chez M. Flower.

Quand les autres disent « M. Flower », ils plissent le nez comme si son nom était « M. Putois », Moi, je ne vois pas en quoi M. Flower les dérange.

Il est seulement vieux et ratatiné.

Jackie pense que c'est dû à de nombreuses années de très dur labeur.

Il aime aussi discuter.

Personne ne me croirait si je disais à quel point M. Flower est bavard !.

Jackie est sûre que c'est parce qu'il est tout le temps seul.

Et puis, il est complètement gaga de son petit-fils, Arthur.

Je ne crois d'ailleurs pas la moitié de ce qu'il me raconte sur lui.

Je ne crois pas qu'Arthur soit le garçon le plus intelligent de toute son école, ni qu'il soit champion du Massachusetts de patin à glace, ni qu'il ait sauvé un bébé d'un incendie.

Mais Jackie dit que M. Flower, lui, y croit dur comme fer, « Il est fou de son petit-fils.

Il pense sans arrêt à lui. ».

Je me demande Si mon grand-père Stone, celui qui habitait à San Francisco, était aussi fou de moi que ça.

M. Flower est persuadé qu'à nous deux, on parviendra à apprivoiser Perle, à le rendre doux et obéissant afin de faire une magnifique surprise à Arthur.

On endiguera sa méfiance et son mauvais caractère, on le transformera en un poney de rêve, beau et gentil.

Rien que d'y penser, ça me réchauffe presque le cœur.

La reine Marigold et sa Cour s'estompent dans le soleil d'hiver.

Attends un peu, Perle !.

J'arrive !.

Je vais m'occuper de toi, tu vas voir !.

Chapitre N°5

- Tiens-le bien, Janet.

Comme ça, sous le menton, dit M. Flower.

- Mais il est attaché, monsieur Flower.

Deux cordes passent dans le licou de Perle et le reliant à deux anneaux de fer plantés à bonne distance l'un de l'autre dans le mur extérieur du hangar.

Il ne bouge pas mais ses yeux lancent des lueurs mauvaises.

- Bien sûr qu'il est attaché !.

Mais il faut quand même tenir sa tête bien haut, sinon il risque de ruer.

Je saisis le menton de Perle.

Il frissonne et je ne peux pas m'empêcher de le plaindre.

Il n'a aucune idée de ce que ces deux humains lui veulent.

De petits flocons de neige tombent du ciel bas et gris.

Posy, la vieille chatte blanche, est pelotonnée sur le rebord de la fenêtre et nous regarde.

Ses oreilles et sa queue remuent.

Elle aussi se demande ce que nous faisons.

Je murmure à l'oreille de Perle :

- Tout doux, tout doux, on va juste retirer tes excroissances.

Des « excroissances », c'est comme ça que M. Flower appelle les bourrelets de peau que Perle a sur les pattes avant.

Le vieil homme s'accroupit dans la neige.

De ses mains gantées, il saisit une énorme paire de ciseaux.

- Ce sont des cisailles, dit-il.

D'habitude, je m'en sers pour les framboisiers, mais ça devrait aller.

Perle ne quitte pas les cisailles de l'œil.

Ses oreilles s'aplatissent.

Je le comprends, elles me feraient peur à moi aussi.

- Mon petit-fils, Arthur, a lu un livre sur les chevaux à l'école, reprend M. Flower.

Et il a écrit une rédaction.

D'un geste lent et précis, il coupe le premier bourrelet.

- Arthur a eu 10.

touché !.

- Tu vois, ça ne fait pas mal.

C'est comme couper un ongle de pied.

A présent, on va rogner un peu.

Il sort un couteau de sa poche et se met à l'ouvrage.

- Ils m'ont envoyé la rédaction d'Arthur sur le cheval.

C'est ce qui m'a donné l'idée de lui acheter Perle.

- Qui vous a envoyé la rédaction, monsieur Flower ?.
- Stéphane, bien sûr.

Mon fils.

- Je ne savais pas que vous aviez un fils.
- Mon Dieu, et comment pourrais-je avoir un petit-fils si je n'avais pas de fils ?.
- Vous pourriez avoir une fille.
- Ah ah, très juste !.

Non, je n'ai qu'un fils.

Et Stéphane a lui aussi un fils : Arthur.

- Stéphane est marié, monsieur Flower ?.
- Marié.

Oh oui, il est marié.

M. Flower replie son couteau et le range dans sa poche.

Il passe sa main gantée sur la marque sombre où se trouvait l'excroissance puis il caresse la patte de Perle de bas en haut.

Perle grogne et tape du sabot.

- Maintenant il faut se relever.

M. Flower a du mal.

Je lui tends la main.

Il la repousse avec une petite tape.

Cela ne m'a pas fait mal mais je me sens blessée dans mon amour-propre.

Je ne bouge plus et le regarde se redresser à grand-peine.

Il pose une main sur la croupe de Perle et passe derrière le poney.

Il s'arrête net et dit :

- Janet, quand tu passes derrière Perle, caresse-le.

Fais-lui savoir que tu es là.

S'il est surpris, il risque de lancer une ruade ou de donner un coup de sabot.

Posy bâille sur le rebord de la fenêtre.

Une tête à barbe et à cornes apparaît à ses côtés.

Rosy, la vieille chèvre blanche, nous dévisage de ses petits yeux jaunes.

M. Flower s'accroupit à nouveau, les cisailles à la main.

Perle remue nerveusement la tête.

- Tiens son sabot en l'air, Janet.

Comme ça.

A présent, il ne peut plus bouger, tu vois.

En effet, Perle ne peut plus bouger parce qu'il n'a plus d'équilibre, et moi non plus !.

- J'en ai pour une minute.

J'espère bien !.

Un coup lent et précis.

Puis le couteau.

Gratte, gratte.

- Arthur viendra quand le pommier sera en fleur, déclare M. Flower.

Je jette un coup d'œil vers l'arbre.

Les flocons qui tombent recouvrent ses bourgeons nus et rabougris.

Ils fleuriront au printemps mais pour l'instant, c'est difficile à imaginer.

- Perle sera méconnaissable, continue M. Flower.

Il aura son manteau d'été, blanc et brillant.

Et il sera apprivoisé.

Ca, c'est encore plus difficile à imaginer.

- Et Arthur sera tellement content !.

M. Flower se redresse avec difficulté et se donne une claque dans le dos.

- Ououf !.

Je lâche Perle.

Il secoue la tête et recule autant que ses cordes le lui permettent.

Lui et M. Flower se regardent dans les yeux.

Perle a l'air furieux.

M. Flower songeur.

La neige tombe à gros flocons sur la crinière du poney et sur la barbe du vieil homme.

On dirait du coton.

- Eh bien, reprend M. Flower, voilà une bonne chose de faite.

Et il détache Perle.

L'animal nous montre ses grandes dents puis se détourne et s'éloigne vers le grillage.

De là, il nous observe d'un air soupçonneux.

- Nous avons du pain sur la planche, Janet, avant que le pommier ne soit en fleur !.

Ca, c'est sûr !.

Chapitre N°6

Je me réveille tôt, il fait noir et froid.

Je me souviens de mon rêve.

Blottie sous ma couette, je le dessine.

Un chien, un Berger Allemand, se tient sur ses deux pattes de derrière, les oreilles dressées, la langue pendante, les yeux brillants - gomme, crayon, gomme, - il est penché vers l'avant, presque en déséquilibre, il regarde quelque chose par terre.

Il a des crocs, des crocs acérés.

Il porte un manteau, un pantalon, des bottes.

A ses côtés, il y a un chat, un chat à l'air espiègle.

Un nœud rose derrière les oreilles, une robe rose, des talons hauts.

Encore plus hauts.

Mmmh.

Il sourit, il a des dents pointues.

Et des moustaches.

Comme le chien, il est penché et regarde quelque chose par terre.

En face d'eux se trouve un lapin sur deux pattes.

Lui aussi est penché et observe quelque chose.

L'une de ses oreilles est dressée, l'autre repliée.

Une bulle de chewing-gum sort de son museau fendu par un sourire.

Son manteau en forme de tente descend jusqu'à ses bottes.

Et là, au beau milieu, il y a ce qu'ils examinent tous bouche bée, - une main, paume tournée vers le sol, doigts écartés, qui porte la bague.

Elle recouvre le majeur et même la moitié de la main.

Rouge, rouge, rouge.

Des rayons jaunes et bleus en jaillissent et effleurent les trois animaux attentifs et frémissants.

C'est une scène complètement folle.

La lueur dans le regard du chien est bonne, et le sourire du chat aussi.

J'aime bien les oreilles du lapin, plus vraies que nature, et je suis très fière de la main.

Je crois que je vais garder le dessin pour ces quelques trucs réussis.

Même si l'ensemble - chien, chat, lapin et main - est complètement délirant.

Mais à quoi s'attendre d'autre quand on essaie de reproduire un rêve ?.

Chapitre N°7

- Commence toujours d'en haut.

Descends l'étrille jusqu'en bas puis recommence, dit M. Flower.

Il me montre en brossant l'encolure de Perle.

- Pas son museau.

Ni le bas de ses pattes.

L'étrille est trop dure.

M. Flower peigne en cercles.

Poussière et saleté volent, tourbillonnent et tombent du manteau broussailleux de Perle.

Attaché au mur du hangar, Perle piaffe sur le sol enneigé.

Son œil gauche, lourd de pensées mauvaises, me lance des éclairs.

Il adorerait me mordre !.

Posy la chatte fait sa toilette sur le rebord de la fenêtre.

Rosy la chèvre sautille dans la cour.

Je ne pouvais pas voir Rosy quand je passais sur le chemin, car elle restait à l'abri.

Elle déteste la boue et la pluie.

Mais aujourd'hui, sous le soleil presque printanier, elle gambade et bondit sur son tas de cailloux.

Je n'avais jamais remarqué ce tas de cailloux non plus.

Il devait être recouvert de neige.

C'est une idée de M. Flower pour que Rosy puisse sauter, aiguïser ses sabots et jouer à la Reine du Château.

Il lui a également suspendu un pneu à une branche du pommier.

Tête baissée, elle l'attaque.

Elle danse sur ses pattes de derrière puis

se précipite et lui donne un grand coup de cornes.

- Frotte-lui les reins, dit M. Flower en me tendant l'étrille.

Je recule hors d'atteinte des dents redoutables de Perle et je respire un grand coup parce qu'avec toute cette poussière qui vole, je ne vais plus pouvoir le faire pendant un bon bout de temps !.

Je commence à brosser le poney.

Perle soupire et s'écarte.

Soudain, il se détend.

- Tu vois ! s'exclame M. Flower, il apprécie ce que tu fais.

Et bientôt, il t'appréciera toi aussi.

Ça prend un long moment mais j'en arrive presque à apprécier Perle à mon tour.

J'aime l'aider à se sentir mieux dans sa peau, et dans sa tête.

Sa confiance me réchauffe le cœur.

Sous nos pieds, la neige devient boueuse.

• Ta mère s'arrête de temps en temps pour dire bonjour, reprend

M. Flower.

• Ah bon !.

• Elle ne ressemble pas à l'idée que je me faisais d'une maîtresse d'école.

• Elle est professeur de travaux manuels.

• Je n'ai jamais tellement aimé l'école et les maîtres.

Tu comprends.

Perle dresse l'oreille.

Il croit que M. Flower lui parle.

• J'étais assez bon élève.

Je savais lire, écrire et compter.

Mais pour obtenir le certificat d'études, il fallait réciter un poème, le jour de la remise des prix.

Les murs étaient décorés de guirlandes, il y avait des fleurs sur les bureaux et tout le village était invité.

L'école ne se composait que d'une seule grande pièce à cette époque-là.

• Une seule pièce ?.

• Exact, une seule, et pas de toilettes non plus.

• Ouah, et comment vous faisiez ?.

• Il y avait deux cabinets extérieurs, derrière un lilas.

Donc, comme je le disais, nous devions réciter quelque chose devant tout le monde avant de recevoir notre diplôme.

Un poème ou la Déclaration d'indépendance.

Voilà, tu peux arrêter.

Je vais continuer.

M. Flower se met à broser le côté droit de Perle.

Je ne comprends pas très bien où il veut en venir.

• Où est le problème, monsieur Flower ?.

• Est-ce que tu aimerais réciter un poème devant une salle remplie des parents de tout le monde ?.

Rien que d'y penser, j'en ai la chair de poule !.

• Et qu'est-ce que vous avez récité ?.

• Rien.

Je savais le poème par cœur.

Je m'en souviens encore aujourd'hui.

Ca commençait comme ça :
Je me promenais aussi seul qu'un nuage qui flotte sur les vallées et les collines, quand soudain une armée de jonquilles.

Tu dois le connaître.

- Non, je ne le connais pas.
- C'est un joli poème.

Il est de Wordsworth, un poète anglais.

M. Flower arrête de peigner Perle et me regarde par-dessus l'encolure du poney, à travers un nuage de poussière.

- Imagine-toi debout, toute seule sous le drapeau américain et les guirlandes, en train de réciter ce poème devant la femme du pasteur, devant ta grand-tante Mildred qui pense que tu as l'air idiot, devant Mme Winterfield dans sa robe de soie, devant tous tes voisins et devant ta mère qui serre les poings sur ses genoux de peur que tu oublies un vers. Tu pourrais réciter un poème dans ces conditions, toi, Janet Stone ?

Je rougis en frissonnant.

- Je ne sais pas.

Qu'est-ce que vous avez fait ?

- Je suis sorti.
- Je crois que j'aurais eu encore plus peur de sortir que de réciter !.
- Ca me faisait peur aussi !.

Mais j'étais vraiment incapable de réciter quoi que ce soit.

- Mais alors, vous n'avez pas eu le certificat !.
- Exact.

Jamais.

Je suis sorti de l'école et je suis allé à la pêche.

Parfois, je me dis que je suis à la pêche depuis ce jour-là.



Chapitre N°8

Vendredi, pendant la récréation, Marigold ricane :

- Cliff dit qu'elle travaille pour M. Flower !.

La Cour grommelle :

- M. Flower ?.

L'ermite ?.

Le fou ?.

Et ils s'éloignent tous de moi comme si j'étais une pestiférée.

Marigold, la snob, lève son nez vers le ciel et continue :

- Cliff dit qu'elle l'aide à s'occuper de ce sac à puces de vieux poney moche qu'il a acheté aux enchères.

Les membres de la Cour murmurent entre eux et secouent la tête.

J'ignore comment le Cliff de Marigold sait tout ça, mais, à cet instant précis, je m'en moque.

Je ne vais pas laisser mon vieux Perle se faire insulter comme ça !.

Je réplique du tac au tac :

- Il n'est pas si moche que ça.

Il a juste besoin qu'on le nettoie et qu'on le nourrisse.

Marigold me dévisage.

- Qui a besoin qu'on le nettoie et qu'on le nourrisse, M. Flower ou le poney ?, demande-t-elle.

Un énorme éclat de rire secoue la Cour.

Jessie le garçon manqué s'écrie :

- Pourquoi il ne t'a pas choisie, toi, Marigold ?.

Au moins, toi, tu t'y connais en chevaux !.

Marigold fait tourner la bague rouge sur son doigt.

Elle étincelle sous le soleil hivernal.

- Il devait se douter que j'avais mieux à faire, dit-elle.

Claquant une bulle de chewing-gum, Tina me désigne d'un signe de tête :

- Et elle, qu'est-ce qu'elle connaît des chevaux ?.

Marigold hausse les épaules.

Je serre les dents et fixe Tina droit dans les yeux.

Inutile d'essayer de discuter avec ces imbéciles !.

- Au fait, ronronne la jolie Irène, où êtes-vous allés, Cliff et toi, cette fois ?.

Alors Marigold raconte un nouvel épisode de ses aventures avec Cliff.

Au bowling.

Je ne fais même pas semblant d'écouter.

Je m'éloigne en donnant des coups de pied dans la neige qui fond.

Maria me manque.

Je m'imagine qu'elle est à côté de moi : elle porte les vieilles bottes de son frère et elle patauge dans la gadoue.

Si j'imagine assez fort, je sens presque sa chaleur amicale.

- Ouah !, dit-elle.

Quelle furie, cette Marigold !

Tu sais ce qu'il faudrait lui faire ?

Lui rabattre son caquet une fois pour toutes !

- Tu as raison, Maria, ça serait bien !

Et ça serait bien aussi si on se voyait, ou au moins si on s'écrivait.

- Eh bien, écris-moi.

- Je t'ai envoyé une carte à Noël dernier.

Mais elle est revenue.

Tu ne l'as jamais reçue.

- C'est normal !

On a déménagé.

Je cesse de donner des coups de pied dans la neige.

Je m'arrête près de la grille et je songe que Maria ne me répondra jamais pour me dire où elle est.

Pour ça, Maria n'est pas comme moi, elle n'aime pas écrire des lettres, et elle n'aime pas dessiner non plus.

J'ai vraiment perdu Maria pour de bon.

Chapitre N°9

• Janet Stone !.

N'enroule jamais la longe autour de ton poignet, tu m'entends : jamais !. J'essaie de faire faire le tour de la cour à Perle, à travers les flocons de neige mouillée.

Il s'arrête tout le temps pour avaler des touffes d'herbe morte, ou pour se reniffler le flanc, ou encore pour secouer la tête.

Je suis censée le persuader d'avancer, sans jamais lui laisser sentir qu'il peut avoir le dessus.

Je marche sur sa gauche en tenant la longe très près de son menton avec ma main droite.

Je devrais tenir le mou de la corde dans ma main gauche, mais c'est plus facile de l'enrouler autour du poignet.

M. Flower s'approche de nous en boitant.

Il nous rejoint alors que nous faisons demi-tour près des framboisiers et ôte la corde de mon poignet.

• C'est comme ça que j'ai perdu mes doigts.

• Quoi ?.

• Je te l'ai déjà dit, Perle est petit mais c'est un animal très puissant.

S'il s'affole tout d'un coup, il est capable de te traîner Dieu sait où avant que tu aies eu le temps de libérer ton poignet.

• Pourquoi parliez-vous de vos doigts ?.

M. Flower enlève son gant gauche et me montre sa main.

C'est une vieille main maigre et ridée, aussi noueuse que le pommier.

Les deuxième et troisième doigts ne sont que des moignons.

M. Flower remet son gant.

• Mène-le de plus loin.

Il faut toujours pousser, jamais tirer.

Tu veux te faire écraser les pieds ?.

Les petits sabots de Perle sont durs.

Je donne une tape amicale sur le museau du poney en murmurant :

« Tout doux, tout doux », et nous repartons.

M. Flower nous suit péniblement jusqu'au hangar, au-delà des framboisiers.

• Voilà qui est mieux, déclare-t-il.

• Oui, ça va mieux.

• Vous vous habituez l'un à l'autre, Perle et toi.

C'est vrai.

Nous ne sommes pas encore exactement des amis, mais nous ne sommes déjà plus des ennemis.

Perle n'a plus son air méfiant.

Et moi, j'ai moins peur qu'il me morde.

Je me demande si ce n'est pas plutôt M. Flower qui va me mordre si je lui pose la question que je meurs d'envie de lui poser.

- Monsieur Flower, qu'est-il arrivé à vos doigts ?.

J'ai parlé doucement, avec précaution.

- Un accident.

Je me doutais bien que ce n'était pas volontaire !.

Mais M. Flower et moi apprenons nous aussi à nous apprivoiser.

Comme pour Perle, il me faut user de persuasion pour qu'il continue.

- Un accident avec un cheval ?.

- Un bœuf.

- Un bœuf ?.

- A cette époque, tu vois, les fermiers travaillaient surtout à l'aide de chevaux et de bétail.

Il n'y avait pas de tracteurs.

M. Leduc possédait une magnifique paire de bœufs Jersey : Bill et Bob.

Ils avançaient exactement à la même allure.

Il n'y avait pas besoin d'essence comme pour un tracteur, ni d'huile pour les graisser.

Bill et Bob gagnaient toujours le premier prix à la foire aux bestiaux de Cummington.

- Et votre main, monsieur Flower ?.

- Laisse les gens raconter leurs histoires à leur rythme, Janet.

Voilà, je travaillais pour Leduc.

Tu connais la ferme Leduc ?.

Je secoue la tête.

- Au coin de la colline aux Indiens et de la route de Southampton.

Il y a un lotissement, maintenant.

Avant c'étaient des prés, des champs, des taillis.

J'ai travaillé là-bas vingt ans.

J'allais à Southampton vendre les légumes.

Je faisais du porte-à-porte.

Arrête-le ici.

M. Flower s'immobilise.

Je tire un peu sur la longe de Perle et, à ma grande surprise, il stoppe net !.

Nom d'une pipe, il m'obéit !.

M. Flower lui tapote l'encolure.

- Monsieur Flower, vous disiez.
- Je coupais le bois tout l'hiver.

Jusqu'à ce qu'arrive l'époque de la récolte du sirop d'érable.

Je travaillais jour et nuit, tant que la sève coulait.

Je menais Bill et Bob d'arbre en arbre et ils descendaient les seaux de sève en bas de la colline.

Peu lui importe que je ne comprenne pas de quoi il parle, il continue son histoire comme il l'entend !.

- Ca finissait par être fatigant.

A tel point qu'on ne savait plus très bien ce qu'on faisait.

C'est pourquoi j'ai enroulé les rênes autour de mes doigts.

L'aube pointait, la neige tombait à petits flocons comme maintenant.

Le dernier arbre fini, nous nous sommes dirigés vers la vallée.

J'avais faim et j'avais un sandwich dans ma poche.

J'ai enroulé les rênes autour de ces deux doigts pour le prendre.

C'est à ce moment que Bill a trébuché.

Il avait dû heurter une pierre ou poser le sabot dans un trou sous la neige.

En tout cas, il est tombé et Bob a fait un brusque mouvement vers l'avant.

Les rênes m'ont arraché les doigts.

Voilà.

J'en ai mal aux doigts.

- Bien, Janet, emmène-le maintenant jusqu'au pommier.

Je conduis Perle vers l'arbre.

M. Flower nous accompagne.

- Tu sais, la récolte du sirop d'érable commence bientôt.

Je m'y mettrai dès l'appel des corneilles, peut-être la semaine prochaine.

Tu pourras m'aider.

- Moi ?.

Mais je ne saurai pas !.

Je ne l'ai jamais fait !.

En fait, je ne comprends même pas de quoi il parle.

- A t'entendre, tu ne sais pas grand-chose !.

Allons, Janet, tu ne voudrais pas que j'embauche cette petite maligne de Marigold Stass !.

Ca non alors !.

- D'accord, je vous aiderai, monsieur Flower.



Chapitre N°10

Samedi matin.

Le soleil pénètre à flots par les fenêtres de la cuisine.

Je dessine sur la table, feignant d'ignorer Jackie qui s'affaire dans le placard à balais.

Je dessine un garçon assis sur une berge, le dos tourné.

Il tient un, arbrisseau en guise de canne à pêche.

Une ligne pend vers l'eau, qu'on ne voit pas.

(L'eau, c'est difficile à dessiner).

La tête du garçon est penchée.

Il porte un chapeau de paille.

Il y a longtemps, les garçons portaient des chapeaux comme ça.

J'en ai vu dans des livres.

Jackie s'approche, un seau dans chaque main.

Elle jette un coup d'œil sur ma feuille.

Sans faire de commentaire, elle remplit les seaux dans l'évier.

Un pommier couvert de feuilles surplombe le garçon.

A ses côtés, je dessine, mmmh. un chat.

Assis, me tournant le dos, les oreilles dressées, la queue qui remue.

C'est un chat blanc, mais je le tachette d'ombres au crayon.

J'ombre aussi le garçon et le tronc de l'arbre.

C'est plutôt réussi.

Jackie tire deux chaises contre le mur et pose les seaux remplis d'eau entre les chaises.

Puis elle retourne au placard à balais.

Rapidement, la langue tirée, j'esquisse une chèvre blanche.

La tête relevée pour grignoter les feuilles, des cornes, une barbe flottante, et une poche à lait prête à éclater.

Je veux dire un pis.

Je l'ombre au crayon noir.

Ce n'est pas mal.

Jackie regarde à nouveau par-dessus mon épaule.

- C'est bien, dit-elle, à la mode d'autrefois.
- A cause du chapeau de paille.
- Oui, ça renvoie cinquante ans en arrière !.

Voilà ton éponge, Jannie.

Jackie prend le balai-brosse à manche long.

Nous montons sur nos chaises respectives et nous nous attaquons au mur qui est dégoûtant.

Il ne se laissera pas nettoyer facilement.

- Pourquoi un chapeau de paille ?.

Pourquoi cinquante ans en arrière ?, demande Jackie.

- Ce doit être à cause de M. Flower.
- Ah !.

L'ermite t'a parlé de son enfance ?.

- Oui.

Tu savais qu'il n'avait pas fini l'école ?.

Je lui raconte l'histoire du poème et du jeune Russ Flower allant à la pêche.

- Ah, répète-t-elle plus doucement.

Elle repousse sa natte derrière son épaule.

- Sans le certificat d'études, il n'a peut-être pas trouvé le travail qu'il aurait souhaité.

C'est peut-être la raison pour laquelle il a un caractère de cochon.

- Un caractère de cochon ?, M. Flower ?.

Je suis très surprise.

- Quand les élèves parlent de lui en classe,

Ils rappellent « l'ermite fou de Winterfield ».

Mais tu sais comment sont les gens, parfois !.

Il n'y a sans doute pas un mot de vrai dans ce qu'ils disent.

Eponge et balai-brosse bruissent et glissent de concert.

L'eau et le détergent éclaboussent.

- Ne laisse pas couler de gouttes, dit Jackie.

Autrement il y aura des traces sur le plancher et sur le mur jusqu'au grand nettoyage d'automne.

En fait, elle veut dire : « Ou nous devons aussi lessiver le sol ».

Car jamais Jackie ne laisserait de traces sur le plancher ou sur le mur !.

Elle ajoute d'un air pensif :

- Chez M. Flower, reste bien sur tes gardes.
- Au cas où il se transformerait en loup-garou ?.
- Ou en ermite fou de Winterfield !.



Chapitre N°11

• Perle est prêt à être monté, déclare M. Flower.

Je m'arrête net sur le seuil du portail.

• Je ne sais pas si moi je suis prête à le monter !.

• Regarde-le !.

Aussi calme et soumis que Posy !.

Perle approche et me laisse lui flatter l'encolure.

Posy ronronne et se frotte contre nos jambes.

Rosy arrive en bondissant, elle fourre sa tête dans les mains de M. Flower.

Il lui caresse les oreilles.

Perle ne mord plus à présent.

Et il a fière allure.

Son manteau encore un peu broussailleux a un lustre argenté.

Sa crinière et sa queue se soulèvent doucement sous l'effet d'une brise presque printanière.

Il lance des petits bruits dans ma direction, comme s'il était content de me voir.

Mais je préfère avoir mes bottes bien plantées dans la neige plutôt que de me balancer sur son dos.

Je dis :

• Je ne suis pas sûre d'être tout à fait prête à monter, monsieur Flower.

• Trois dollars cinquante de l'heure, Janet.

C'est le marché que nous avons passé.

M. Flower me paie pour que je monte Perle.

Une très vieille bride pend à une branche du pommier.

M. Flower me la tend.

• J'ai coupé un morceau de la bride dont se servait mon père.

Tu vois, le cuir est bien graissé et bien souple.

Retire tes gants et réchauffe le mors avec tes mains.

Pour ne pas enfourner du métal froid dans la bouche de Perle.

Je frotte le mors glacé entre mes doigts.

• La dernière fois que quelqu'un l'a monté, c'était quand ?.

Si cela fait trop longtemps, il a peut-être oublié ce qu'il est censé faire quand il a un cavalier sur le dos.

• J'ignore s'il a jamais été monté.

Oh, mon Dieu !.

• Enfin, sans doute que si mais cela ne date sûrement pas d'hier.

Peut-être que seuls de jeunes enfants l'ont monté.

En tout cas, il n'y a pas beaucoup de poneys qui sont entraînés comme nous allons entraîner Perle.

Oh là là !.

Qu'est-ce que je vais donc avoir à faire pour trois dollars cinquante de l'heure ?.

- Où est la selle ?.
- Pourquoi veux-tu une selle ?.

Tu ne peux pas tomber de bien haut.

C'est vraiment rassurant !.

Les yeux de M. Flower s'embrument rêveusement.

- Je parie que Stéphane achètera une selle pour Arthur.

Une selle western avec une belle couverture brodée.

Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour repousser le moment fatal où je devrai le monter !.

Je demande :

- Monsieur Flower, où habite Arthur ?.
- Castlebridge, sur la route de Boston.

C'est un endroit agréable, avec de l'herbe et des arbres.

Arthur sera heureux de se promener à dos de poney à travers prés !.

Les yeux de M. Flower se rétrécissent soudain.

- Mais que fait-on là à parler ?.

Le travail nous attend !.

Il prend Perle sous le menton et enfonce son pouce ganté dans sa bouche.

Les mâchoires aux dents jaunes s'ouvrent comme un gouffre tandis que le mors y rentre.

Perle le mâchonne pendant que le vieil homme ajuste les boucles.

- Je te montrerai comment on fait ça plus tard, sur la grille.

Ce n'est pas la peine de s'exercer sur ce pauvre Perle.

On lui a déjà mis la bride, ça suffit.

Allez, Janet, tu peux monter.

Les mains de M. Flower se referment sur ma taille.

Je suis grande mais il me soulève comme un sac de blé.

Et je me retrouve assise, sur Perle.

- Prends les rênes.
- Je ne peux pas.
- Lâche sa crinière.

Tiens les rênes.

Les paumes des mains tournées vers le sol.

Cramponne-toi.

Voilà !.

Je ne pensais pas qu'il me faudrait vous dresser tous les deux !.

- Pourtant, vous m'avez dit : « Je t'apprendrai les chevaux, Janet Stone ».
- C'est vrai.

Serre les genoux pour te tenir.

Tu es presque trop grande pour lui.

Bon, maintenant, je vais le conduire.

Oooh.

Ououf.

Les épaules de Perle, non, son garrot bouge.

Son derrière, je veux dire sa croupe se met en branle.

Je me balance tant bien que mal au rythme des deux mouvements.

Heureusement que le sol n'est pas trop loin !.

Si je desserrais mes genoux, je pourrais toucher la neige du bout de mes bottes.

- Nous allons faire demi-tour ici, Janet.

Réussi !.

Nous traversons la cour, dépassons les framboisiers, le potager grillagé, le hangar, la maison.

Puis nous tournons et revenons sur nos pas.

Rosy trotte près de nous, ses oreilles frétilent de curiosité.

Posy nous contemple du toit du hangar, le bout de sa queue bat la mesure.

Je m'habitue au mouvement et je me balance différemment à présent, en suivant le rythme, comme si je dansais.

Ca me plaît.

M. Flower lâche Perle.

Le poney hésite.

Doucement, M. Flower lui tape le derrière, je veux dire la croupe, et dit : « Tout doux, tout doux ».

Perle et moi continuons à avancer.

Ca me plaît vraiment.

Nous dépassons le pommier et nous dirigeons vers les bois.

Comment faire tourner Perle ?.

Tirer les rênes.

Légèrement, prudemment, je tire sur la rêne gauche et je relâche celle de droite.

Ca marche !.

Perle tourne !.

Nous faisons le tour de l'arbre et repartons vers le chemin du Vallon Creux.

J'aimerais crier de surprise et de joie mais j'ai peur d'effrayer Perle.
Nous cheminons ainsi.

M. Flower est appuyé contre la clôture, il sourit.

Sur le chemin, il y a Marigold Stass, son petit frère Frankie et leur gros chien noir.

Chapitre N°12

Marigold et Frankie cherchent des bouteilles vides pour les rapporter à l'épicerie où on les leur reprend pour cinq cents chacune.

Marigold a son nouveau sac marron en bandoulière et un petit appareil photo autour du cou.

Frankie traîne un cabas en plastique déjà rempli de vieilles bouteilles vides.

Ils nous fixent, Perle et moi, comme si de leur vie ils n'avaient jamais vu un cheval et son cavalier.

Mon cœur se gonfle de fierté.

« Regardez, aimerais-je crier, regardez-moi, moi, Janet Stone! Moi, Jannie !.

Regardez ce que je fais ! ».

J'ai soudain l'impression que Perle est un grand Lippizaner qui caracole et que je porte des jodhpurs et des bottes brillantes.

C'est fantastique que Marigold soit passée juste maintenant, pour une fois que je fais quelque chose de spécial !.

J'aimerais lui envoyer un petit salut nonchalant de la main mais je ne veux pas lâcher les rênes.

Perle et moi, nous avançons tranquillement.

Le petit Frankie nous désigne du doigt et parle à sa sœur.

Marigold ouvre la bouche.

Elle va me dire bonjour !.

Elle lance la tête en arrière.

Elle va crier son admiration étonnée pour moi, Janet Stone !.

Je lui souris.

Mais Marigold éclate soudain d'un rire strident, comme un hennissement aigu.

Elle n'est ni étonnée, ni admirative, ni impressionnée.

Perle et moi, nous ne sommes pas impressionnants.

Nous ne sommes qu'un petit poney à poils longs monté par une fille trop grande dont les pieds traînent presque par terre.

Marigold hurle comme une hyène.

Elle se tape les cuisses, se tord de rire.

Frankie aussi est plié en deux.

On dirait deux sirènes d'alarme entrecoupées de hoquets.

Le chien s'assied et aboie.

Perle sursaute.

Ses muscles se durcissent.

Il se démène et tourne sur lui-même, sa crinière hérissée en plein dans mon visage.

Il se cabre à plusieurs reprises.

Ca ne me plaît plus du tout.

Je me tiens avec mes genoux, mes pieds et j'agrippe sa crinière de mes poings serrés.

J'ai lâché les rênes.

Taisez-vous les Stass !.

Vous ne voyez donc pas que vous faites peur à Perle ?.

Les hennissements de rire continuent.

Perle se met à courir dans tous les sens.

Je ferme les yeux.

Nous galopons, nous sautons par-dessus un obstacle.

Est-ce le même Perle qui piaffe, se tortille, caracole sauvagement et grogne ?.

Je m'agrippe.

Je ne tomberai pas devant Marigold Stass !.

J'entends un « Tout doux ! » de la voix calme de M. Flower.

Perle ralentit.

Il trébuche et glisse à moitié en s'arrêtant.

Des mains s'emparent fermement de la tête du poney.

J'ouvre les yeux.

M. Flower caresse les naseaux tremblants.

Perle frissonne et halète.

J'ai envie de descendre et de planter mes bottes sur la terre ferme.

Mais je ne le fais pas.

• C'est ça, c'est ça, murmure M. Flower tout en flattant l'encolure du poney.

Reste sur lui.

Qu'est-ce que tu as fait des rênes ?.

Elles pendent sur les flancs frémissants de Perle.

• Ne les lâche plus jamais, Janet.

Perle risque de se prendre les pattes dedans et de se casser le dos.

Les aboiements du chien noir cessent.

Je jette un coup d'œil furieux à Marigold.

Elle est en train de prendre une photo, de moi, je crois.

Puis Frankie et elle s'éloignent en riant, le chien sur les talons.

Frankie sautille et balance son cabas de bouteilles vides.

Il tourne sur lui-même, se cabre et démarre au triple galop, comme Perle.
Le chien bondit et jappe derrière lui.
Les bouteilles de verre s'entrechoquent dans le sac, on dirait qu'elles rient
elles aussi.

Chapitre N°13

- Jackie, je ne veux pas retourner en classe !.

Jackie secoue la tête :

- Parce que la reine Marigold va raconter à sa Cour l'épisode avec Perle, c'est ça ?.

Nous enlevons le vieux papier peint des murs de ma chambre.

Avec ses énormes roses et ses nœuds bleus, je l'aimais pourtant bien mais il est plein de taches brunâtres et il pèle.

Et Jackie a décrété que les gros motifs donnaient l'impression que ma chambre était minuscule.

J'éponge le papier peint avec de l'eau vinaigrée et Jackie le gratte.

Parfois, il se décolle par lambeaux.

D'autres fois, il faut qu'elle s'escrime pour qu'il se détache.

En tirant un lambeau, elle dit :

- Mais qu'est-ce qu'il y a à raconter, Jannie ?.

Que tu montais Perle pour la première fois.

Tu n'es pas tombée, même quand Marigold et Frankie ont fait peur au petit poney.

Qu'est-ce que Marigold pourra bien raconter à sa Cour ?.

L'air lugubre, je réponds :

- Elles vont toutes être écroulées de rire dans la neige.

Tu sais, je suis vraiment trop grande pour Perle.

Je parie que si ce n'avait pas été moi la cavalière, j'aurais trouvé ça drôle aussi !.

Jackie repousse sa natte dans son dos.

- Tu pourrais peut-être en rire avec les autres, alors ?.

• En rire ?.

• Oui, te joindre au groupe.

Qui sait si cela ne stopperait pas net les piques de la reine Marigold !.

Mouillant une grosse rose, je réfléchis à cette suggestion.

Cela pourrait peut-être marcher.

Mais l'idée de ces visages moqueurs.

- Elles riront de moi, Jackie.

Pas avec moi !.

- Retourne la situation en ta faveur.

• Si tu crois que Jessie le garçon manqué, que la belle Irène et que la grosse Tina me le permettront !.

- J'espère que tu ne les appelles pas comme ça en public !.

• Je ne dis jamais rien en public.

Personne ne m'adresse la parole de toute façon.

- Ah !.

Jackie tire et arrache une longue bande de papier.

Un peu essoufflée, elle reprend :

- Il ne faut pas que tout le monde s'habitue à te laisser à l'écart.

C'est ce qui s'est passé pour M. Flower.

Elle arrache un nouveau lambeau.

- Les gens ont commencé à ignorer M. Flower il y a longtemps, peut-être même depuis le jour où il est sorti de l'école pour aller à la pêche.

Et à présent, ils ne savent plus pourquoi ils se sont mis à l'éviter.

C'est devenu une habitude.

Ils continuent à raconter des histoires derrière son dos sans jamais s'adresser directement à lui.

J'ai entendu dire qu'il ne parlait plus aux Stass depuis des années, depuis le jour où sa chèvre avait mangé leurs tulipes.

- Ca se pourrait bien.
- Oui, mais il est également vrai que les Stass n'ont fait aucun effort non plus pour lui reparler.

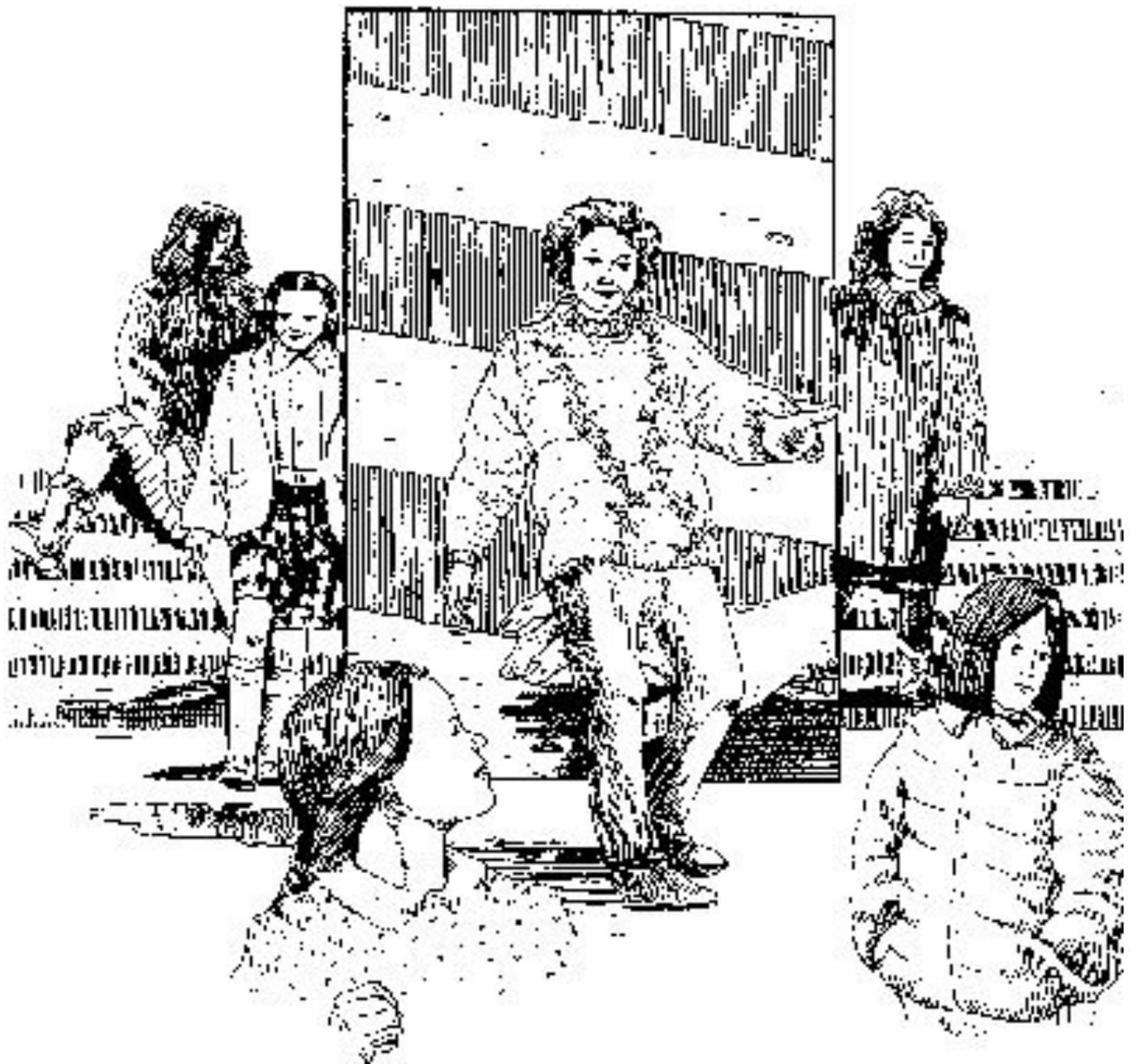
Jackie tire le papier et soupire.

Des gouttes de sueur coulent sur son front et le long de ses joues.

- Ce que je veux dire, c'est que tout le monde a pris l'habitude d'ignorer Russ Flower.

Il ne faut pas que cela t'arrive à toi aussi.

Le problème, c'est que c'est déjà fait.



Chapitre N°14

Lundi, la récréation se passe aussi mal que je l'avais prévu.

- Hi han !, crie Marigold.

Hi han !.

J'ouvre la bouche pour répondre mais rien ne sort.

Elle continue allègrement :

- C'est à ce moment qu'il nous voit.

Et alors, je ne vous dis pas !.

Rassemblée près de l'escalier, la Cour retient son souffle.

Tous les yeux sont rivés sur Marigold.

Les oreilles sont quasiment dressées sur les têtes.

- Il fonce vers nous !, hurle Marigold.

Les lèvres retroussées sur ses grandes dents, les sabots qui volent.

Si Tonnerre, mon chien, n'avait pas été là, je ne sais pas ce qui.

Je la coupe sèchement :

- Tu sais parfaitement que ce n'est pas vrai, Marigold Stass.

Marigold fait volte-face.

- Oh !.

Mais la voilà !.

Saine et sauve !.

Tu es une sacrée veinarde, Janet Stone.

Elle tient entre son pouce et son index gantés la bague rouge de Cliff.

Elle était en train de la montrer à la ronde quand elle s'est souvenue de l'épisode du poney.

La fausse pierre brille moins que ses yeux qui me fusillent, et que les visages hilares des membres de sa Cour.

Jessie grommelle :

- Et comment ça s'est vraiment passé, Janet Stone ?.

Avant que je ne puisse répondre, Marigold avoue :

- D'accord, j'ai un peu exagéré.

Il n'a pas foncé sur nous.

Il était dans la cour, derrière le grillage.

Et tout d'un coup, il est parti au galop.

Prise par son histoire, Marigold tend la bague à Tina.

Puis elle continue, en gesticulant et en dansant.

- Il est parti en flèche, Super cheval en personne, et s'est mis à hennir comme un fou.

A se cabrer, à sauter, à ruer, à tourner, à trotter, à bondir, à plonger.

Marigold mime la scène et la Cour hurle de rire.

Malgré le froid, je sens mon visage devenir rouge pivoine.

- Si vous aviez vu notre tête, à Frankie et à moi !.

On était sciés !.

Tonnerre lui-même n'en revenait pas.

Il s'est mis à aboyer.

Je m'écrie :

- Mentreuse !.

Tu as fait peur à Perle exprès !.

Mais personne ne m'écoute.

- Et elle.

Marigold me montre du doigt.

- Elle reste collée comme du scotch à ce poney déchaîné.

Elle est plus grande que lui, il lui suffit de poser un pied par terre et de descendre de son dos, mais non, elle préfère un bon tour de rodéo.

Et ils continuent leur numéro.

Marigold court, saute et se cabre.

Et bientôt, tous les élèves s'y mettent.

Les petits galopent en poussant des cris.

La folie s'empare de la cour, un mélange de grognements, de rires et de hennissements.

Près de l'escalier, la grosse Tina beugle si fort qu'elle en avale son chewing-gum.

S'étouffant à moitié, elle lâche la bague de Marigold sur une marche.

L'espace d'une seconde, la bague étincelle par terre.

L'instant suivant, elle a disparu.

Personne ne s'en aperçoit tellement ils rient.

La cloche sonne.

En pleurant de rire et en essayant de reprendre son souffle, Marigold s'approche de Tina et tend la main.

Tina baisse les yeux vers la sienne et cesse de rire d'un coup.

- Quoi, Marigold ?.

- Ma bague.

Marigold arrête elle aussi de rire.

- Euh, je ne l'ai pas.

- Je te l'ai donnée tout à l'heure.

Marigold parle doucement.

Le silence est tombé sur la Cour.

- Euh, eh bien.

Tina ôte ses gants et montre ses doigts sans bague.

Elle retourne même les poches de son manteau.

- Je ne l'ai pas.

Nulle part.

Marigold devient blême.

Elle se tait.

La Cour retient son souffle.

- Tu as perdu notre bague, à Cliff et à moi ?, murmure-t-elle enfin.

Tina retient ses larmes.

La cloche sonne à nouveau.

- Je te verrai après les cours, Tina tête de rat, reprend Marigold à voix basse.

Elle se fraie un chemin entre Tina et moi.

La Cour et les petits se donnent des coups de coude en montant l'escalier.

Tina se mord les lèvres.

Elle fouille à nouveau ses poches.

Elle glapit comme un renard pris au piège.

Puis elle emboîte le pas aux autres.

Personne ne me regarde.

Je serre la bague dure et pointue au fond de ma poche.

Je la repousse le plus profondément possible tout en gravissant les marches.

Pourtant, cette bague n'a aucune valeur.

Ce n'est pas comme si j'avais dérobé un bijou précieux : cette bague vient d'une machine à chewing-gum, elle est en toc.

Ce n'est pas vraiment du vol.

C'est juste pour me venger un peu de cette méchante, de cette horrible Marigold.

Chapitre N°15

Lundi après-midi, quand j'arrive à la ferme, M. Flower est en train de traire Rosy.

La chèvre est installée sur une vieille table appuyée contre le mur et, pendant qu'il la traite, elle engloutit un seau de fourrage.

M. Flower, lui, est assis à ses côtés.

Perle passe la tête par la fenêtre du hangar.

Il aimerait bien goûter ce fourrage, lui aussi !.

Installée au pied de M. Flower, Posy se purlèche les babines.

Je demande :

- Ce lait, c'est pour Posy ?.
- Pour Posy et pour moi.
- Vous buvez du lait de chèvre, vous, monsieur Flower ?.
- Oui, bien sûr.

Toi, tu bois bien du lait de vache.

C'est la première fois que je vois quelqu'un traire.

Je sais que le lait vient des vaches comme je sais que la terre tourne autour du soleil, parce que c'est écrit dans les livres.

Je m'approche.

Rosy sent le foin frais.

Je touche ses flancs tièdes et regarde le lait qui mousse dans le seau.

- Les chèvres sentent mauvais, à ce qu'il paraît, dis-je.
- Seulement les mâles.

Les petits sentent bon le trèfle.

Tu veux traire, Janet ?.

- Non.

Je recule.

- Marigold Stass sait traire.
- Je n'en doute pas.
- C'est vrai.

La petite Stass est maligne.

Mais je parie qu'elle n'a jamais traité une chèvre.

M. Flower me montre comment on fait.

- Tu serres ton poing là, pour garder le lait bien haut dans la mamelle.
- Puis tu tires un peu sur le pis, comme le ferait un petit en train de boire.
- Comme un Chevreau ?.
 - Oui.
 - Rosy a un petit ?.
 - Les chèvres ont en général un petit tous les ans ou presque, faute de quoi le lait se tarit.

Mais ma Rosy a toujours du lait.
Regarde un peu, maintenant.
Il faut presser vers le bas chaque doigt l'un après l'autre.
M. Flower trait mieux de sa bonne main mais il y arrive aussi avec l'autre.

- Avec de la pratique, on le fait sans y penser, Janet.

Là, essaie avant que Rosy ait fini de manger.
Je m'assieds sur la table, le nez collé contre le flanc de Rosy.
Je n'ai pas vraiment envie de lui prendre les tétines mais je m'exécute.
Elles sont chaudes et pleines.
Je sens le lait qui les gonfle, comme l'air un ballon.
Elles sont juste à la bonne taille pour mes mains.

- Presse, dit M. Flower.

Tire vers le bas.
Voilà, c'est ça.
N'aie pas peur.
Appuie-toi contre elle.
Je presse, je tire, presse, tire.
Ca me plaît.
Le lait mousseux siffle dans le seau.
Je commence à trouver un rythme quand soudain, Rosy s'arrête de manger.
Elle me jette un regard de côté et lève un sabot juste au-dessus du seau.
M. Flower s'empare vivement du récipient.

- Elle a fini sa ration.

Je vais achever de la traire moi-même.
C'était du bon travail, Janet, pour une première fois.
Ca m'amusait bien !
Déçue, je recule près de Posy et je regarde.
M. Flower reprend :

- Ma Connie a toujours aimé ses chèvres.
- Connie ?.
- Connie Fisk, c'était son nom.

De la colline aux Indiens.
On allait à l'école ensemble.
On n'était pas très amis à cette époque-là.
J'aimais trop les serpents et les boules puantes.
Oh oh, Rosy, encore une minute.
Rosy martèle la table de ses petits sabots impatients.

Dehors, Perle secoue sa crinière enneigée et souffle par les naseaux.

- Et puis, après l'école, j'ai travaillé pour Leduc.

Connie, elle, faisait des chapeaux pour dames à Cummington.

Elle était très adroite de ses mains, ma Connie.

Une seconde, Rosy.

Et puis nous nous sommes perdus de vue.

Voilà, ça y est.

M. Flower prend le seau rempli de lait.

Rosy saute en bas de la table et renifle le vieil homme.

Il lui caresse les oreilles.

- Mais un samedi sur deux, on se réunissait pour danser dans la grange du village.

J'y allais toujours.

Qu'il pleuve ou qu'il vente, qu'il neige ou qu'il grêle, je traversais la ferme Leduc, la ferme Bennett, puis j'empruntais la rue principale jusqu'à la grange.

Et je dansais avec Connie.

Attends que j'aie posé ce seau.

M. Flower rentre dans la maison.

La queue dressée, Rosy lui emboîte le pas.

Rosy, elle, va sauter sur son tas de cailloux, tandis que Perle tend le museau vers la mangeoire vide de la chèvre.

Je la prends.

Elle sent la mélasse.

L'odeur est tout ce qui reste, Rosy a avalé jusqu'au dernier brin.

Je tiens la mangeoire pour que Perle puisse la lécher.

M. Flower revient.

- Je te l'ai déjà dit, Janet, il ne faut pas lui donner de mauvaises habitudes.

- Mais il ne fait que lécher le fond de la mangeoire.

- On ne peut pas le monter quand il vient de manger !.

Il ferait des bonds jusqu'à la lune !.

Les poneys s'énervent facilement.

- Vous parliez de danse, monsieur Flower.

M. Flower caresse le front de Perle et continue son histoire.

- Au bout d'un certain temps, je raccompagnais Connie chez elle après la danse.

La colline aux Indiens n'était pas exactement sur mon chemin.

Mais Connie avait tellement changé depuis l'école !.

Ses cheveux étaient relevés et formaient un joli chignon brun.

Elle avait des formes plus arrondies.

Et elle m'écoutait !.

Une nuit d'hiver, sous les étoiles, dans la neige craquante, je lui ai demandé.

Je n'en avais pas l'intention, c'est sorti tout seul.

Mais c'est une histoire d'amour du temps jadis qu'il me raconte !.

- Connie était votre femme !.

- Pendant quarante ans.

Et nous avons toujours eu des chèvres.

Et puis aussi Stéphane.

- Ici ?.

Vous avez vécu ici pendant quarante ans ?.

Avec les chèvres et Stéphane.

- Mon Dieu, non !.

Nous avons habité un peu partout dans le village.

D'abord chez les parents de Connie, sur la colline aux Indiens.

Puis quelque temps avec les miens.

Ensuite, on a eu une ferme qui a brûlé.

Alors on s'est installés avec ma grand-mère Cook, dans la maison où tu vis.

- Dans notre maison !.

- Oui, la vieille ferme Cook.

C'est là où je suis né.

Ca alors !.

Je reste bouche bée tandis qu'il me parle encore de la ferme, des gens qui y ont vécu et du bon vieux temps.

Chapitre N°16

Mercredi, pendant la récréation, la reine Marigold déclare à sa Cour :

- C'est moi qui ai fait le gâteau d'anniversaire de Cliff.

La Cour a diminué.

Environ la moitié des filles de la classe entourent Tina, près du portail.

A présent qu'elle n'est plus obligée d'écouter Marigold, Tina raconte elle aussi des histoires.

J'irais bien moi aussi de son côté mais Marigold montre des photos.

Je les regarde par-dessus l'épaule de la jolie Irène.

- On fêtait les dix-neuf ans de Cliff.

Dix-neuf ans !.

Ouah, qu'est-ce qu'un garçon de cet âge-là peut trouver à Marigold ?.

- Voilà le gâteau que j'ai préparé.

Un gâteau au chocolat.

Avec « Joyeux 19 ans Cliff » écrit au sucre glace.

Une fois, j'ai fait un gâteau-minute à partir d'une préparation en sachet.

Mais celui de Marigold Stass, lui, est entièrement à base de produits frais.

Irène demande :

- Qu'est-ce que tu lui as offert ?.

- Ca.

La photo montre Sophie Stass tenant une cravate bleue à cœurs rouges.

- C'est moi qui ai brodé les cœurs.

A la main.

La Cour soupire, admirative.

- Cliff a dit qu'elle était assortie à la bague que je n'ai pas pu mettre bien sûr puisque Tina me l'a volée.

Nous tapons toutes des pieds et soufflons sur nos doigts.

Moi davantage encore que les autres, car la bague idiote de Marigold pèse des tonnes dans la poche de mon manteau.

Mais aussi pourquoi est-ce que je l'ai ramassée ?.

Pourquoi ai-je fait un truc aussi stupide ?.

Comment m'en débarrasser maintenant ?.

J'ai pensé à différents moyens : l'enfouir dans la neige, la laisser aux toilettes des filles, mais il y a des yeux partout.

Comme j'aimerais pouvoir écrire à Maria !.

Elle trouverait certainement le meilleur moyen de rendre cette maudite bague.

Mais il faut que je me débrouille toute seule.

Comme d'habitude.

Alors que Marigold fronce les sourcils, on entend la voix de Tina :

- Alors elle a pris des pilules de régime et elle a minci pour de bon.

Parce qu'il y a des vers solitaires dans les pilules, vous comprenez.

Plusieurs filles de la Cour tournent la tête, l'air intéressé. Marigold annonce rapidement :

- Et voilà Cliff !.

C'est Cliff !.

Aah !.

On va enfin voir à quoi ressemble le mystérieux Cliff.

Jessie le garçon manqué a le droit de voir la photo la première.

Elle la saisit avec empressement, et son visage s'allonge sous le coup de la surprise.

Elle hausse les épaules et passe le cliché à la jolie Irène.

Je me penche par-dessus l'épaule de cette dernière.

- Mignon !, ronronne Irène.

Il est trop mignon.

Elle cesse soudain de ronronner.

La photo montre Frankie Stass souriant à une chemise écossaise et à une main, qui tient la cravate brodée.

On voit la chemise de Cliff, apparemment de dos, de la taille au cou.

Frankie est mignon mais la chemise de Cliff n'est pas spécialement excitante.

Jessie grogne doucement :

- Ca pourrait aussi bien être ton frère Andy, pour ce qu'on en voit.

Marigold reprend brusquement la photo.

- Ce n'est pas une photo posée, si c'est ce que tu veux dire.

En voilà une de tout le groupe.

Regardez.

Ils sont tous là, les Stass au grand complet, un sourire gourmand aux lèvres derrière le gâteau au chocolat.

Des serpentins pendent au-dessus de leurs têtes.

Mais pas trace de Cliff.

- C'est le gâteau le plus réussi que j'aie jamais fait, affirme Marigold.

Même le bébé était d'accord !.

Elle montre une photo de sa petite sœur vautrée dans les restes du gâteau.

- Berk !.

Dégoûtant !, dit Irène.

Elle n'a pas tort.

En me retournant, je me rends compte que plusieurs filles se sont éloignées pour écouter l'histoire de ver solitaire de Tina.

Je n'ai jamais confectionné de vrai gâteau ni brodé de cravate à la main. Mais je sais faire quelque chose d'autre, quelque chose que la reine Marigold ne sait pas faire.

Je crois.

Tout au fond de ma poche, mes doigts se resserrent sur la bague.

Je me dirige vers Tina en y pensant et en souriant dans le soleil de fin d'hiver.

Comment réagirait la Cour si je m'écriais soudain à voix haute : « Marigold, je sais traire une chèvre, et toi ? ».

Je traie souvent Rosy maintenant, respirant sa bonne odeur de foin et de sorbier, tirant sur son pis chaud jusqu'à ce que le lait mousse dans le seau. Elle ne lève plus le sabot, même quand elle a fini de manger.

Et après, elle se frotte contre moi.

Que dirait la Cour si je me vantais de l'amour que me porte Rosy la chèvre ?.

« Berk !, diraient-elles.

Dégoûtant ! ».

Et elles prendraient des mines supérieures.



Chapitre N°17

Les murs lessivés et nus de ma chambre ont l'air lugubres à la lumière du plafonnier.

Je les imagine recouverts de papier à fleurs.

Jackie a acheté du papier couvert de jonquilles et de violettes.

Ce sera sûrement joli.

Je m'assieds sur mon lit et j'écoute le vent souffler en songeant à M. Flower, à quand il est né dans cette pièce.

Le berceau devait se trouver à gauche, il n'y a que là qu'il puisse tenir.

Peut-être que d'autres gens sont également nés ici.

Je prends mon carnet et mon crayon.

Je griffonne une jonquille.

Puis des sabots qui trottent.

Un poney au trot, la tête bien droite.

C'est un poney de cirque, aussi je dessine une couronne de fleurs autour de l'encolure et je tresse d'autres fleurs encore dans sa crinière et sa queue.

Des jonquilles, et des violettes.

C'est Perle.

Et me voilà, assise sur son dos, les pointes de pieds touchant le sol.

Je ne porte pas de jean mais une jupe courte.

Mes cheveux flottent au vent.

Dans mes mains levées, je tiens, ni une éponge, ni un balai, ni une étrille.

Des jonquilles.

Perle est blanc comme neige.

Je fonce ses contours pour le rendre encore plus éclatant de blancheur.

A présent, je colorie ma jolie petite robe.

Verte, avec des paillettes.

Je suis mince sur ce dessin, et mes cheveux sont blonds.

Je me balance sur le dos immaculé de Perle, les mains pleines de fleurs.

Des rayons rouges et bleus provenant d'un de mes doigts transpercent l'obscurité.

Je suis déguisée en reine Marigold Stass, je porte même sa bague !.

Je lâche mon dessin.

Je jette un coup d'œil soupçonneux autour de moi dans la chambre vide et je tire la bague de sous mon oreiller.

A la lumière, elle brille, scintille, éblouit.

A qui pourrais-je en parler ?.

Jackie ne comprendrait jamais.

Je vois d'ici ses sourcils se froncer !.

« Tu as volé une bague, Toi ?.
Va la rendre sur-le-champ ! ».
Maria, elle, comprendrait.
Je l'imagine, assise à côté de moi, sur mon lit.
« Que dois-je faire, Maria ? ».
Elle rit.
« Pourquoi en fais-tu une telle histoire ?.
Tu as vu comment cette fille te traite !.
Elle mérite largement ce qui lui arrive ! ».
Je hoche la tête.
J'entoure mes genoux avec mes bras et je les serre.
Mon corps entier acquiesce, des pieds au sommet du crâne.
Maria s'anime de plus en plus.
Ses yeux noirs lancent des flammes.
Elle gronde : « Cette fille ne se rend même pas compte que tu existes !.
Elle ne connaît même pas ton nom !.
Il est temps qu'elle comprenne, ma vieille, grand temps ! ».
« Attends un peu, Maria ».
« Si j'étais ici, avec toi, je lui tiendrais tête !.
Et je lui donnerais une bonne leçon !, Je ».
« Ecoute, Maria.
Ecoute-moi ».
La vraie Maria n'attendrait pas, elle n'écouterait pas non plus.
Elle s'énerverait de plus en plus.
Il n'y a pas moyen de l'arrêter quand elle s'excite.
Il faut que j'arrange la situation à ma façon.
Je ramasse le carnet que j'ai laissé tomber et je tourne la page.
Je commence un nouveau dessin.
Je dessine une fille avec une longue queue de cheval châtain, comme moi.
Un peu ronde, comme moi.
Elle porte un jean bleu et une chemise, mmmh, jaune.
C'est le printemps.
Elle marche avec une amie, leurs épaules se touchent presque, on dirait
qu'elles se tiennent par la main.
Je dessine la main et le bras de l'amie, et puis j'attends.
Je ne suis pas sûre de la suite.
L'amie devrait avoir les cheveux noirs frisés et les yeux foncés.
Elle devrait être encore plus ronde que moi.
Son nom devrait être Maria.

Mais voilà que ma main dessine quasiment d'elle-même.
Elle esquisse une grande silhouette avec des boucles blondes qui rebondissent sur des épaules minces.
Un sac en bandoulière contre la hanche.
Elle porte une chemise blanche et une jupe jaune à volants.
Les deux amies se sourient l'une à l'autre.
Comme c'est le printemps, je colorie un tapis de jonquilles à leurs pieds.
J'ai lu le poème que M. Flower n'a jamais récité.
Le poète qui l'a écrit parle d'une armée de jonquilles.
Qu'il revoit par la suite, à chaque fois qu'il ferme les yeux.
C'est exactement ce que je fais quand je dessine.
Je me souviens de choses que je reproduis sur le papier, à ma façon.
J'ai déjà vu des jonquilles, de l'herbe verte et tendre comme je les dessine en ce moment.
J'ai vu aussi des amies marcher en se tenant par la main et en souriant, mais je n'ai jamais vu ces deux filles-là.
A moins que.
Je mets le carnet sous la lampe, je regarde attentivement leurs visages, et je me rends compte de ce que j'ai fait.
Je me suis dessinée avec cette pimbêche de Marigold Stass en guise d'amie !
Je chiffonne la feuille.
J'ai envie de la déchirer en mille morceaux, de la jeter à la poubelle.
Mais je m'arrête net.
Le dessin est très réussi, surtout les jonquilles et les boucles sur les épaules.
Trop réussi en tout cas pour être jeté comme ça.
Un de ces jours, je peux avoir envie d'en copier certains éléments pour un autre dessin.
Je lisse le papier et je le glisse dans mon carnet, vers la fin, là où je n'aurai pas à le voir.
Je ne sais toujours pas quoi faire de la bague.

Chapitre N°18

Dans les bois, les corneilles criaillent.

Les yeux de M. Flower se mettent à briller.

Il déclare :

- Allez, Janet Stone !.

Il est temps d'aller récolter le sucre !.

Il emporte plusieurs seaux.

Et moi, un sac d'objets qui cliquettent.

Nous laissons Perle et Rosy dans la cour et nous allons dans les bois.

Posy se glisse sous le grillage et nous suit, la queue dressée.

Sous les arbres, la couche de neige est encore épaisse et collante.

Nous nous arrêtons devant le premier érable et M. Flower pose les seaux à terre.

- Tu vas me passer les outils, dit-il, je m'occupe du reste. D'abord, la mèche.

La mèche ?.

Dans le sac d'objets qui cliquettent, je trouve des petits récipients argentés, un marteau et une espèce de tournevis avec une poignée qui tourne.

Je le lui tends.

M. Flower enfonce le bout sous l'écorce dure et tourne la poignée.

La pointe pénètre profondément dans le bois.

Un liquide clair sort du trou et coule le long du tronc.

- C'est le bon moment !, dit-il joyeusement.

Les corneilles préviennent toujours à temps.

- C'est quoi ce truc, monsieur Flower ?.

- C'est de la sève d'érable, Janet.

Pour faire du sucre et du sirop pour Arthur.

Passe-moi une goutterelle et le marteau.

Posy s'agrippe au tronc pour lécher la sève qui coule.

Je donne à M. Flower ce qu'il me demande et goûte la sève au bout de mon doigt.

C'est à peine sucré.

M. Flower fixe l'espèce de petit tube dans le trou et l'enfonce d'un coup de marteau.

Il y suspend un seau.

La sève tombe, ping !, ping !, dans le fond.

- Voilà !.

Viens, viens !.

La mine réjouie, M. Flower se précipite vers l'arbre suivant.

- Il va geler cette nuit.

Juste ce qu'il faut : des journées douces et des nuits froides.

La sève va couler à flots !.

- Ca n'abîme pas l'arbre ?.
- Pas le moins du monde.

On ne suspend qu'un seau par arbre.

Il peut le supporter.

- Et quand le seau est plein ?.
- On fait bouillir la sève.
- Où ?.

• Les gens qui incisent beaucoup d'arbres ont généralement un endroit qui leur sert de raffinerie.

Autrefois, ma maison servait de raffinerie à grand-mère Cook.

C'est là que je fais bouillir la sève.

Vite, Janet, la mèche !.

Dans le bois, l'air est vif.

Les corneilles volent en poussant de grands cris.

Un écureuil sautille sur la neige.

Posy le suit du regard mais ne lui court pas après.

Posy est une vieille chatte, elle a sans doute chassé assez d'écureuils dans sa vie.

Je marche dans les traces boitillantes de M. Flower jusqu'à l'arbre suivant.

- Secoue-toi un peu, Janet !.

On se dépêche ou je vais embaucher.

- Non, vous n'allez pas l'embaucher, monsieur Flower.

J'en suis sûre.

- Quoi ?.
- Vous n'allez pas embaucher Marigold Stass.
- Hum, tu as raison.

Cette gamine est trop maligne pour moi.

Il s'attaque à un nouvel arbre.

- C'est ici que grand-père Cook m'a appris à travailler.
- Ici ?.
- Sur ces mêmes arbres.

C'étaient ses arbres.

Il emmenait trois ou quatre de ses petits-enfants quand le moment était venu, et il nous faisait trimer, crois-moi !.

Il nous montrait comment nous y prendre.

Les Indiens ont appris aux colons comment inciser pour récolter la sève, le grand-père de mon grand-père lui a appris à lui, et lui à nous : et à la dure, crois-moi !.

Deux arbres plus loin, M. Flower reprend :

- Tu sais ce qui s'est passé un jour ?.

Nous étions arrivés tôt, le soleil se levait à peine.

Et là, derrière cet arbre, une forme grise a bondi et disparu en quelques instants, comme si elle volait, sa queue blanche remuant tel un drapeau en plein vent.

Tu sais ce que c'était ?.

- Non, quoi ?.

- Nous ne savions pas non plus, nous, les enfants.

Nous avions peur.

Grand-père nous a dit que c'était le premier cerf qu'il avait jamais vu à Winterfield.

Il a dit que les animaux sauvages revenaient du nord pour s'installer ici.

Rien à voir avec aujourd'hui, pour sûr !.

Je réfléchis un moment et à l'arbre suivant, je demande :

- Il y a beaucoup d'animaux sauvages par ici ?.

- Pour sûr !.

A présent que les vieilles fermes sont pour la plupart abandonnées, les bois reprennent du terrain.

Et les gens qui s'installent dans le coin restent dans leurs maisons, ils n'explorent pas les sous-bois.

Alors les animaux y sont à nouveau les maîtres.

Je regarde autour de moi, sur mes gardes.

- Quel genre d'animaux ?.

M. Flower hausse les épaules.

- Des castors.

Des ours.

Je me souviens qu'un matin de printemps, quand nous habitons dans ta maison, Stéphane avait ramené un faon nouveau-né dans la cuisine.

Il avait dit : « Il est à moi, je l'ai adopté.

Il pourra boire du lait de chèvre ».

Stéphane a toujours adoré les animaux.

- Et vous avez gardé le faon ?.

- Mon Dieu, non !.

Connie a renvoyé Stéphane et le faon de là où ils venaient.
La maman biche bondissait partout en poussant de petits cris plaintifs,
appelant désespérément son petit.
Tu peux être sûre qu'elle a été contente de le retrouver !.
Ainsi, Stéphane adorait les animaux.
Moi, c'est Perle que j'adore.
En ce moment, il doit guetter mon retour près de la clôture.
Quand il me verra, il hennira, comme pour me souhaiter la bienvenue.
Et quand je m'approcherai, il posera sa tête sur mon épaule.
Il fait toujours ça, maintenant.
Son menton est dur et lourd, mais je ne le repousse jamais.
La nuit commence à tomber.
Des ombres se glissent à travers les arbres : je pense aux animaux
sauvages dont parle M. Flower.
Aussi suis-je soulagée lorsqu'il déclare :
• Ca suffit pour aujourd'hui.
Il faut encore donner à manger et à boire aux bêtes avant la nuit.
On se dépêche, Janet Stone, comme Marigold Stass !.

Chapitre N°19

Ca y est, ma chambre est prête !.

Encore essoufflées, Jackie et moi admirons le papier décoré de violettes et de jonquilles.

- Heureusement que c'est une petite chambre !, soupire Jackie.
- Elle fait plus grand maintenant.
- Tu as raison, les motifs donnent l'impression qu'elle est plus vaste.

Nous sommes très fières de notre travail.

Je suis sur le point de lancer : « Et si on faisait une petite pause chocolat chaud ? » quand Jackie extirpe un nouvel outil de la poche de son tablier.

Je m'écrie :

- Oh non, pitié !.
- Encore un petit effort.

Tu le passes sur les jointures.

C'est comme un mini rouleau compresseur.

Il s'agit en effet d'un minuscule rouleau avec une poignée.

- Moi, je m'occupe de couper le papier qui dépasse.

Tu ne pensais pas qu'on allait laisser des bouts dépasser comme ça !.

Je ne prends même pas la peine de répondre.

Je me mets à l'ouvrage.

Ce n'est pas difficile.

Rien à voir avec ce que nous avons fait avant.

Jackie grimpe sur l'échelle.

Elle presse son couteau de vitrier sur le mur et égalise le papier avec une lame de rasoir.

Sa longue tresse se balance tandis qu'elle travaille.

Après un silence las, Jackie demande :

- Et alors, comment va ton ami Perle ?.
- Perle est en pleine forme.

Il est beau, obéissant et il a un appétit féroce.

Et je commence à vraiment l'aimer.

- Il avait l'air gros à cause de sa crinière, c'est ça ?.
- A cause de son manteau d'hiver.

Et parce qu'il était sale.

Sous la crasse, il n'avait que la peau sur les os.

A présent, il a repris du poil de la bête.

- Ah bon.

Et comment va M. Flower ?.

- Jackie, j'ai oublié de te dire.

J'arrête de rouler pour la regarder en haut de son échelle.

- M. Flower est né ici !.
- Dans cette maison ?.
- Dans cette chambre !.
- La maison appartenait à sa famille ?.
- A sa grand-mère Cook.

Elle a planté des jonquilles à côté du porche.

- Alors elles ne vont pas tarder à fleurir.
- Tu crois qu'elles sont toujours là ?.
- Les jonquilles ne meurent jamais.

Roule, Jannie !.

Je me remets au travail.

- Tu crois que d'autres gens sont nés dans cette pièce, Jackie ?.
- Sûrement.

Et des gens ont dû y mourir aussi.

Je jette un coup d'œil circulaire sur ma chambre.

Les nuages dans le ciel dessinent des ombres qui ressemblent à des fantômes.

- Si je pense à ça, j'ai l'impression que ce n'est plus vraiment ma chambre.
- Elle est bien à toi tant que tu l'habites.

Continue à rouler.

J'obéis.

- Jackie, M. Flower dit qu'il y a des bêtes sauvages dans la forêt.
- Ah ?.

J'adore les animaux sauvages.

On dirait des Martiens.

- Quoi ?.
- Oui.

Ils vivent dans leur propre monde, à côté du nôtre.

Et ils ont une vision, une perspective totalement différentes.

Je vis dans mon propre monde, à côté de celui de Jackie.

Ma main glisse dans ma poche et je sens la bague sous mes doigts.

Et si je disais soudain : « Jackie, j'ai une amie qui a volé une bague.

Que doit-elle faire ? ».

Non, impossible.

Jackie comprendrait tout de suite.

Son regard deviendrait plus dur et plus tranchant que cette fichue bague qui me brûle les doigts.

Je devrais peut-être simplement mettre cette chose à la poubelle et m'éloigner en sifflotant ?.

Si seulement je le pouvais !.

Mais cette bague est comme vivante, comme un petit animal blotti au fond de ma poche.

Elle nous a entortillés, embobinés, moi, Marigold, Tina et même ce Cliff que personne n'a jamais vu.

Elle ne vaut même pas un dollar mais dans ma poche elle pèse aussi lourd qu'un diamant.

Je ne pourrai jamais la jeter.



Chapitre N°20

Je monte Perle presque chaque jour.

Nous traversons le chemin du Vallon Creux puis nous suivons un sentier forestier.

Là, nous croisons un autre chemin qui serpente derrière les maisons du Vallon Creux.

M. Flower appelle ce chemin la route du Vieux Roi.

Il dit que les premiers colons de Winterfield l'avaient nommé « la voie publique ».

A cette époque-là, le Massachusetts appartenait à l'Angleterre.

Les colons arrivaient avec leurs chariots tirés par des bœufs, pleins de meubles et d'objets de toutes sortes.

Ils ont construit des maisons.

Il ne reste plus de ces habitations que de vagues trouées dans les bois.

« Ils ont continué vers l'ouest, raconte M. Flower.

Mais avant ça, leur bétail a avalé des kilomètres et des kilomètres carrés de pâturages dans la région.

Des centaines de moutons paissaient le long de la route du Vieux Roi.

Maintenant il n'y a plus que des bois.

Le tout premier colon s'est installé sur le chemin du Vallon Creux.

Un hiver, il se rendit à Northampton, à plus de vingt-cinq kilomètres de là, pour faire des provisions.

Mais il neigea si fort qu'il ne put revenir chez lui, et sa famille affamée mangea le chien ».

M. Flower ne sait plus très bien où se trouvait cette ferme, mais c'était quelque part dans le Vallon Creux.

« Légende ou vérité, peu importe, dit Jackie, Russ Flower sait raconter une histoire ! ».

La neige fond dans les bois et Perle avance plus facilement.

J'aime ça.

Nous trottons jusqu'au tournant, avant la ferme des Stass.

Là, je tire sur les rênes.

Derrière la grande maison blanche des Stass, il y a un poulailler qui déverse dans la cour des tas de poules et de poussins caquetants, des clapiers remplis de lapins, et un étendoir sur lequel le linge gèle ou frémit, selon la saison, et où pendent des vêtements de bébé.

A l'intérieur, la télé hurle et les portes claquent.

Les enfants risquent de sortir d'une minute à l'autre.

Le gros chien noir dont l'aboiement ressemble à un roulement de tonnerre a l'œil vif.

En passant près de la ferme des Stass, Perle se raidit et dresse les oreilles.
En passant près de la ferme des Stass, je tiens les rênes d'une main ferme.
D'une main ferme !.

A présent, je monte en guidant Perle d'une seule main que j'oriente gracieusement à droite ou à gauche.

La plupart du temps, nous formons une véritable équipe, lui et moi.
Ce samedi matin-là, nous dépassons lentement le tournant de la ferme des Stass et nous nous retrouvons nez à nez avec la famille au grand complet.

Ils sont tous là, dans les bois.

Il y a M. et Mme Stass, le bébé, le petit Frankie, Sophie, Andy, deux enfants plus vieux que je ne connais pas, Marigold, et un garçon avec des cheveux roux.

Aucun Stass n'a les cheveux roux.

Le rouquin doit être un employé ou un ami.

Ils attachent des tuyaux verts d'un arbre à l'autre.

M. Flower m'a dit que c'était un nouveau moyen, plus moderne, pour recueillir la sève.

Cela évite pas mal de manipulations.

Tonnerre, le chien noir, s'élance vers nous.

Perle se cabre, dresse le museau et fait des cercles sur place en bondissant.

Il me faut un moment pour le calmer.

Soudain, je m'aperçois que tous les Stass nous dévisagent.

Le rouquin tient Tonnerre par le collier.

Le chien n'a visiblement qu'une envie : nous sauter dessus.

Aux côtés du rouquin, il y a Marigold.

Elle a les paupières maquillées en violet, du rouge à lèvres mal mis et une seule boucle d'oreille.

Le marteau à la main, elle nous regarde comme si elle ne nous avait jamais vus.

Perle frissonne.

Je lui tapote l'encolure tout en rougissant et en cherchant un moyen de m'éloigner le plus vite possible.

J'aimerais bien galoper au beau milieu de cette bande de Stass qui nous observent en silence.

Mais il y a des tuyaux partout qui risquent de faire trébucher Perle au beau milieu du chemin.

Il vaut mieux que nous fassions demi-tour et que.

• Hé, toi !, rugit M. Stass.

Attends un peu.

Je fais tourner Perle pour lui faire face.

Il s'approche pesamment de nous.

- C'est le poney que Flower a acheté à la vente ?.

Je hoche la tête.

- Eh bien !.

On ne dirait pas que c'est le même animal !.

J'ava le ma salive.

- Nous, nous nous en sommes beaucoup occupés.

- C'est du bon travail.

M. Stass donne une petite tape amicale à Perle.

Perle se cabre et frémit.

- Heureusement que tu ne risques pas de tomber de bien haut !.

Fais attention qu'il ne marche pas sur ce tuyau.

- D'accord.

- Passe par là.

- D'accord.

Une voix me hèle :

- Jannie, hé, Jannie !.

Frank s'approche en courant.

- Je peux faire un tour ?.

Marigold s'est vantée d'avoir tricoté le bonnet de Frankie.

Ses cheveux blonds s'en échappent des deux côtés de son visage.

Ses yeux bleus interrogateurs sont levés vers moi.

- Je peux ?.

Vu la façon dont Perle frissonne, je ne suis pas sûre de ses réactions.

Mais Frank est la première personne de tout Winterfield à m'appeler Jannie.

Ca me fait fondre.

Je m'entends dire :

- Bien sûr, Frankie.

M. Stass déclare :

- Seulement jusqu'à la grand-route et tu reviens.

Nous avons du travail.

Marigold pousse un petit grognement.

Je descends du dos de Perle.

- Dis d'abord bonjour à Perle, Frankie.

Laisse-le sentir ta main.

Perle renifle Frankie et cesse bientôt de frissonner.

- Il m'aime, il m'aime !, se réjouit Frankie.

Je le hisse sur le dos du poney.

Frankie est détendu et parfaitement à l'aise.

Il tient la crinière de Perle d'une main souple.

- Tu es déjà monté à cheval, Frankie ?.

- Oui, je monte les chevaux de labour d'onde Joe.

J'aurais dû m'en douter !.

Frankie est un vrai Stass.

Je mène Perle dans la direction indiquée par M. Stass.

Marigold ne regarde pas vers nous, mais le rouquin nous suit des yeux, un sourire chaleureux aux lèvres.

Derrière nous, j'entends des halètements et des pas rapides.

Le gros chien noir nous dépasse en bondissant et nous éclabousse de neige fondue.

Perle se raidit et dresse les oreilles.

Frankie le caresse.

- Ca va, Perle, dit-il.

Tu es mon ami alors tu es l'ami de Tonnerre.

Perle semble le croire.

Il secoue la tête et continue à avancer.

Frankie me dit :

- On a appelé Tonnerre comme ça parce qu'on croirait entendre le tonnerre quand il aboie.

- C'est vrai !.

- Mon bon vieux Perle, reprend Frankie en lui flattant l'encolure.

La prochaine fois que je te monterai, je t'apporterai un sucre d'érable.

Chapitre N°21

Ce dessin restera noir et blanc.
Pas de couleur.
Je le fais au crayon, juste du noir, du blanc et du gris.
Des traits et des ombres.
Pas besoin de mettre de la couleur à chaque fois.
Je dessine un érable sans feuilles, si grand et si vieux qu'il porte deux récipients à sève.
L'arbre se dresse, majestueux, et étend ses branches comme des bras.
Des branches, des branches, j'appuie sur le crayon pour obtenir des ombres plus foncées sur l'écorce.
Sous l'érable, il y a un vieil homme voûté avec un chapeau qui lui cache le visage.
Il tient un seau dans sa main gantée.
Un garçon tend le bras pour le prendre.
Le garçon sourit au vieil homme.
Il ressemble un peu à Frankie Stass, à un ou deux ans près.
Il a environ dix ans.
Arthur Flower a dix ans.
Je mordille le crayon.
J'ai dessiné M. Flower et Arthur.
Ils incisent ensemble des érables dans les bois où grand-père Cook a appris au jeune Russ Flower à récolter la sève.
M. Flower adorait apprendre ça à Arthur !.
Ce dessin est triste parce que M. Flower et Arthur ne feront jamais la récolte du sirop d'érable ensemble.
Arthur ne vient à Winterfield qu'au printemps, lorsque les pommiers sont en fleur et que la récolte est terminée depuis longtemps.
La couleur atténuerait la tristesse ambiante.
Des ombres bleues, de la neige rosée comme au coucher du soleil rendraient la scène plus gaie.
Mais je vais la laisser ainsi, telle qu'elle est réellement.

Chapitre N°22

Jeudi, pendant la récréation, la reine Marigold déclare :

- Je n'ose pas dire à Cliff que Tina a volé la bague.

La Cour soupire.

Tout le monde en a assez d'entendre parler de cette bague.

Je la caresse, au fin fond de ma poche.

Près du grillage, là où la neige a fondu, le groupe de Tina joue à la corde à sauter.

La grosse Tina ne saute pas.

Elle tient un bout de la corde, fait des bulles avec son chewing-gum et reprend la chanson en cadence :

- Hé, hé, je saute sur ma bague !.

Hé, hé, une bague, quelle bonne blague !.

Une bague que tu m'envoies, une bague que je reçois, une bague qui vient de toi, oui de toi !.

Je parie que Tina l'a inventée.

Jessie le garçon manqué dit :

- Marigold, il faut que tu oublies cette bague de rien du tout.

Tina ne l'a pas volée, pas plus que moi.

Pourquoi tu n'accuses pas plutôt Janet Stone ?.

Elle était là, elle aussi.

Je me fige.

Ca y est !.

Raide comme un piquet, je tourne et retourne la bague dans la poche de mon manteau.

Je ne respire plus.

Les yeux bleus de Marigold se durcissent.

Elle fronce les sourcils.

Jessie grogne :

- Allons, voyons !.

Tu ne crois tout de même pas que cette pimbêche de Janet a pris ta bague ?.

Pourquoi pas Irène pendant que tu y es !.

Irène lisse nerveusement ses boucles.

Moi, je suis sur le point de vomir.

Marigold me fixe droit dans les yeux.

Je lui retourne son regard en serrant la bague au fond, au fin fond de ma poche.

Jessie le garçon manqué continue :

- Si tu prononces le mot de bague encore une seule fois, Marigold, je vais sauter à la corde avec les autres.

Marigold hausse les épaules et se détourne.

Je respire.

Marigold prend une petite radio qui se trouve sur les marches.

- C'est Cliff qui me l'a prêtée, dit-elle, pour qu'on puisse danser.

Elle la met en marche.

C'est de la musique rock.

Elle hausse le son.

Le rock swingue.

Marigold danse.

Vite, vite, je me mets à danser moi aussi.

Marigold la gracieuse, Irène la moqueuse, Jessie la pataude, tout le monde danse.

La cour entière.

La radio qui hurle la musique rock recouvre la chanson de Tina.

- Une bague que tu m'envoies, une bague que je reçois, une bague qui vient de toi, oui de toi !.

Je me demande ce que Jessie voulait dire quand elle parlait de « cette pimbêche de Janet » ?.

Elle devait se tromper de personne, c'est sûr !.

Chapitre N°23

Avant de monter Perle, je le brosse et je le coiffe toujours soigneusement. Puis, après la promenade, je nettoie ses sabots avec l'aide de M. Flower, enlevant les graviers et les petits cailloux qui se sont coincés dessous. Avant, je croyais que tous les chevaux portaient des fers, mais M. Flower assure qu'un poney qui ne foule que des chemins de terre n'en a pas besoin.

Qu'il a juste besoin qu'on lui nettoie ses sabots après chaque balade.

Quand je monte Perle en fin d'après-midi, M. Flower est généralement en train de traire Rosy sur la table à notre retour.

Posy attend à ses côtés, en se léchant les babines.

J'attache toute seule Perle au mur extérieur de l'étable.

Je m'accroupis auprès de lui, je soulève les petits sabots sales l'un après l'autre et je les gratte.

Perle ne bouge pas.

Il a confiance en moi.

Il a confiance en moi mais c'est Frankie Stass qu'il adore !.

Environ trois fois par semaine, nous rencontrons comme par hasard Frankie et Tonnerre sur le chemin.

J'aide Frankie à monter sur Perle et ils galopent, serrés de près par le chien.

Moi, je marche tranquillement dans les ornières boueuses et j'écoute les cris des oiseaux ou les écureuils dans les feuilles minuscules qui commencent à pousser.

L'endroit est solitaire.

Ma solitude s'échappe vers les bois, et de nouvelles pensées plus sereines m'envahissent.

Je me demande si des animaux cachés me regardent passer.

Je me demande aussi si, autrefois, le bétail des pionniers venait paître sous ces grands hêtres.

Quand Frankie ramène Perle, ses petits sabots ont besoin d'un bon nettoyage !.

M. Flower vient regarder comment je me débrouille.

• Bien, dit-il.

Très bien.

Marigold Stass ne ferait pas mieux.

Prends un sucre.

Je me redresse et j'accepte le carré de sucre d'érable doré.

• Tu aimes ça, n'est-ce pas ?.

Arthur aimera ça, lui aussi.

Et Perle également.

M. Flower ne donne pas souvent de sucreries à Perle.

Il dit que cela n'apprend à un poney qu'à mordre les mains.

Mais on ne peut pas vraiment être heureux sans partager !, Rosy trotte vers nous et nous partageons avec elle aussi.

Puis elle s'éloigne en sautillant pour aller s'attaquer au pneu qui se balance inlassablement au bout de sa corde.

- Monsieur Flower, il y a des jonquilles qui poussent dans notre cour.
- Oui.

C'est grand-mère Cook qui les a plantées.

- Notre maison était à vous ?.

Jackie et moi, nous nous sommes demandé si cela contrariait M. Flower que nous y habitions.

- Non, jamais personnellement.

Elle appartenait à la famille, moi et mes cousins.

J'ai vendu ma part pour Stéphane.

- Que voulez-vous dire, « pour Stéphane » ?.
- Tu comprends, Stéphane était très brillant.

Il aimait l'école.

Ma Connie travaillait comme cuisinière au restaurant sur la grand-route afin qu'il puisse aller à l'université.

- Ma mère a travaillé pour se payer ses études.

J'en ai assez entendu parler pour le savoir.

- Stéphane aussi, bien sûr.

Mais il allait dans un établissement très cher et de très haut niveau.

Puis il a fait des études de droit.

Connie est tombée malade et elle est morte.

Alors j'ai vendu ma part de la ferme Cook pour que Stéphane puisse terminer sa formation.

- Oh.

Je vois.

Je détache Perle.

Il se tourne et pose sa tête dure sur mon épaule.

Je passe les doigts à travers sa crinière satinée.

- Regardez, monsieur Flower.

Perle est beau à présent.

- Arthur sera heureux de le voir.

Demain nous allons commencer à nettoyer la cour pour Arthur.

- Quoi !.

Déjà ?.

- Observe ce pommier.

Les derniers rayons de soleil brillent sur les branches couvertes de bourgeons verts et prêts à éclater.

Le pommier est sur le point de fleurir !.

Et M. Flower se prépare pour l'arrivée d'Arthur.

Moi, je dois me préparer, dès maintenant, à dire au revoir à Perle.

Juste au moment où nous étions vraiment devenus des amis, Perle va partir pour Castlebridge avec Arthur.

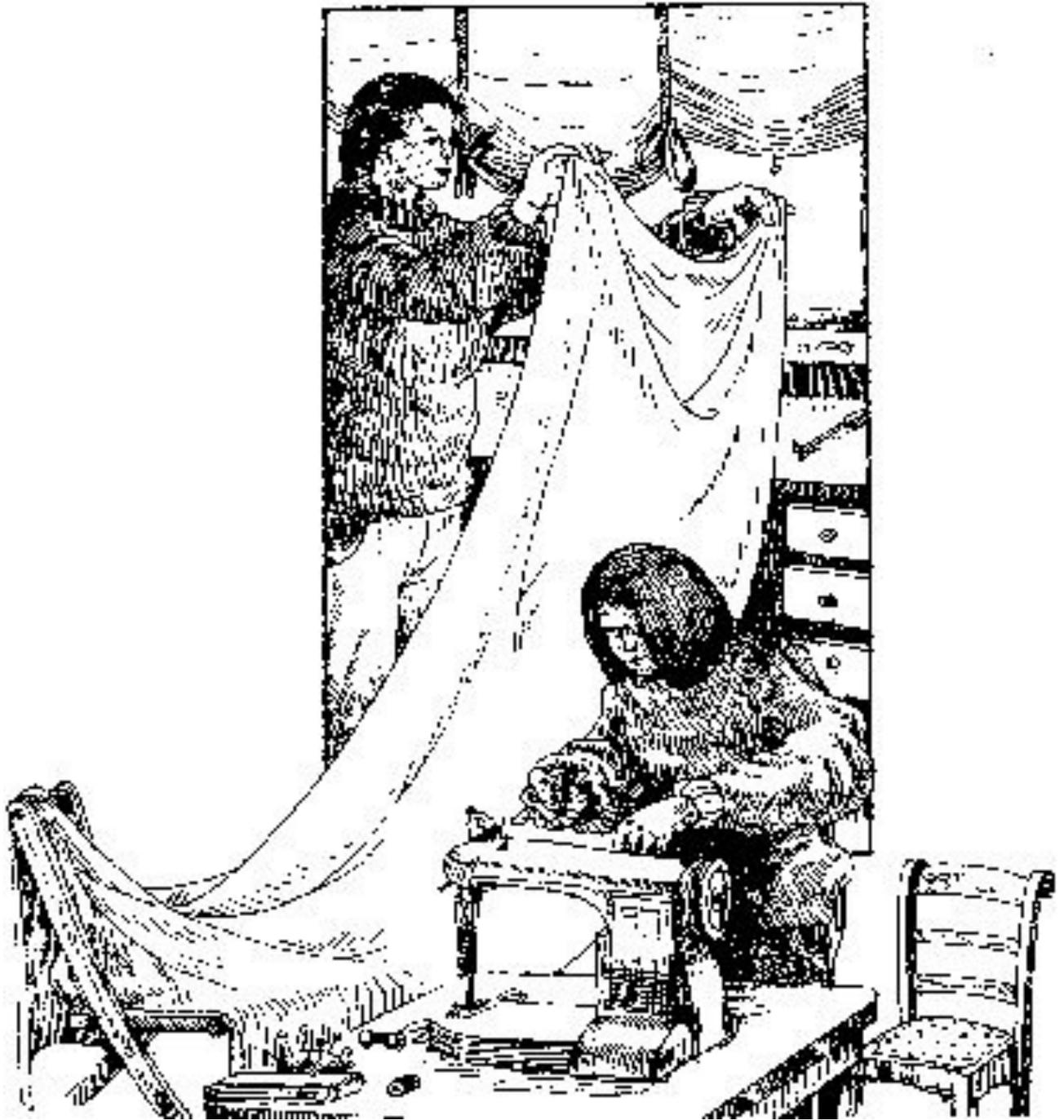
Je ne le reverrai peut-être jamais !.

Son lourd menton s'enfonce dans mon épaule mais je ne le repousse pas.

Je m'exclame :

- Nom d'une pipe, je ne m'étais pas rendu compte que c'était déjà le printemps !.

- Il nous a encore pris par surprise, répond M. Flower.



Chapitre N°24

• Attention !, s'écrie Jackie.

Trop tard.

L'espace d'une seconde, j'ai pensé à autre chose et le tissu a dévié.

L'aiguille automatique de la machine à coudre claque sur du vide et les fils s'emmêlent.

• La pédale, Jannie !.

Ote ton pied de la pédale !.

Un grand silence s'installe.

Pleine d'espoir, je demande :

• C'est fichu ?.

• Non, bien sûr que ce n'est pas fichu.

On peut toujours réparer les dégâts.

Je pousse un grognement.

C'est le problème avec la couture.

On ne peut jamais rater quelque chose, dire « C'est dommage » et laisser tomber.

On peut toujours arranger, réparer, raccommoder et c'est encore plus difficile que de coudre !.

Jackie attrape le morceau de rideau jaune, le secoue, l'inspecte sous tous les angles, le tourne et le retourne.

• Rien de terrible, déclare-t-elle, mais ces fils sont bien emmêlés.

La barbe !.

Je plonge le nez sur la machine.

J'ai peur d'avoir à enlever la bobine et à remettre le fil.

Zut et flûte !.

Je demande :

• Et d'abord, pourquoi est-ce qu'on doit faire ces fichus rideaux nous-mêmes ?.

On pourrait en acheter des tout prêts dans un magasin.

• Pas des rideaux qui soient assortis avec ton papier mural.

• J'en ai assez de ce papier !.

Peut-être que ça serait plus facile de les coudre à la main.

• Je t'y prends, Jannie.

Tu te décourages.

Ca, c'est sûr !.

J'ai mal au dos, j'ai mal aux yeux, je vois des étoiles.

Oh, si seulement je pouvais être en train de monter Perle sur le chemin au lieu d'être là !.

• Laisse-moi arranger ça.

Jackie prend ma place et se penche sur la machine.

- Tu devais vraiment penser à autre chose.

Je pensais à la bague au fond de ma poche.

Je cherchais un moyen de la rendre à Marigold sans qu'on me soupçonne.

Mais je ne peux pas en parler à maman.

Alors je dis :

- Je pensais à M. Flower.
- Ah bon.

Qu'est-ce qui lui arrive ?.

- Euh, je songeais à quel point il est excité à l'idée de la venue d'Arthur.

Il est fou d'Arthur.

Je me demandais si mon grand-père Stone était fou de moi comme ça.

- Oh, Jannie !.

Jackie cesse de triturer la bobine et lève vers moi des yeux tristes.

Si je ne la connaissais pas, je croirais qu'elle va pleurer.

Elle repousse sa natte dans son dos et dit :

- Jannie, mon père ne t'a jamais vue.
- Pas une seule fois ?.
- Pas une seule fois.

Il habitait à San Francisco, et nous dans le Massachusetts.

Personne n'avait assez d'argent pour faire le voyage.

- Et mon autre grand-père ?.
- Tu sais bien que ton père n'avait pas de famille.

Je m'approche de la fenêtre et contemple les petites feuilles qui poussent.

De ma fenêtre, on ne voit plus que ça.

J'ai toujours regretté de ne pas avoir d'ondes, de tantes et de cousins, une famille quoi.

Jackie et moi, ça ne fait pas lourd !.

J'étais jalouse des frères déchaînés de Maria.

Et maintenant, j'envie à Marigold sa famille bruyante.

Je pense tout haut :

- J'aimerais pouvoir adopter M. Flower, qu'il devienne mon grand-père.

Je me demande si je pourrais lui parler de cette bague ?.

Jackie se penche sur la machine.

Elle reprend :

- Les grands-pères ne sont pas toujours une bénédiction, tu sais.

Ils rabâchent sans arrêt les mêmes histoires et il faut les écouter comme si on les entendait pour la première fois.

Je lui rappelle :

- Tu adorais ton grand-père.
- Oui, tu as raison.

Mais je n'aimais pas entendre chaque jour les mêmes histoires !.

M. Flower aurait peut-être une idée pour régler cette affaire de bague.

Je parie même qu'il comprendrait.

Chapitre N°25

Nous nous promenons, Perle et moi, sur la route du Vieux Roi.

Nous nous balançons en cadence.

J'aime le bruit des sabots de Perle sur la mousse.

J'aime sa crinière épaisse qui danse dans la brise.

Je serai bientôt trop grande pour lui, mais nos balades me manqueront énormément quand Arthur l'emmènera.

Je monte très décontracté maintenant, je regarde autour de moi, espérant apercevoir des animaux sauvages.

Peut-être que des bêtes me guettent, tapies dans l'ombre d'un arbre ou d'un buisson.

Nous pourrions nous contempler mutuellement, comparer nos mondes respectifs et différents.

Ce serait un peu, comme rencontrer une créature venant de Mars.

Perle trébuche.

Quelque chose s'est coincé sous son sabot gauche.

- O-oooh !.

Je glisse à terre et lâche les rênes sous le museau du poney.

M. Flower lui a appris à se tenir tranquille pendant au moins une minute.

Je m'agenouille dans la mousse et je soulève son sabot.

Perle s'ébroue et lance la tête en arrière.

Je saisis les rênes.

Un jeune homme arrive dans notre direction.

Il porte un bleu de travail.

Il a les cheveux roux et les yeux marron.

C'est le rouquin, l'apprenti qui travaille chez les Stass.

Je rougis et j'ai la chair de poule.

Je préférerais rencontrer une bête sauvage plutôt qu'un inconnu à qui je risque d'avoir à parler !.

Je me relève.

Le rouquin hoche la tête et sourit.

Il demande :

- Tu as des ennuis ?.
- Oh non, pas du tout.
- Tu regardais son sabot.
- Hum, je me disais qu'il y avait peut-être un caillou de coincé.
- Laisse-moi vérifier.

Et avant que j'aie le temps de répliquer, avant que Perle n'ait le temps de réagir, le rouquin s'agenouille et soulève le sabot.

pierre coupante du sabot de Perle.

- Ces cailloux sont terribles, tu as vu un peu ça ?.

Il jette la pierre au loin et se relève.

- C'est le poney du vieux M. Flower, hein ?.

- C'est ça.

- Et toi, tu es Janet Stone.

Ta mère est prof de travaux manuels.

- C'est ça.

- Ça ne te dérange pas si je t'appelle Jannie ?.

- Moi, euh non, pas du tout !.

Ma chair de poule redouble.

- Moi, c'est Cliff Leduc.

Cliff ?.

C'est Cliff ?.

- Je vais travailler chez les Stass.

Accompagne-moi jusqu'à la ferme, comme ça, on verra si le poney va mieux.

Nom d'une pipe !.

Alors c'est lui, le fameux petit ami de Marigold, c'est lui, Cliff !.

Pourtant, quand je l'ai vu l'autre jour travailler avec Marigold, ils n'avaient pas une attitude particulièrement romantique.

Je fais faire demi-tour à Perle.

Nous marchons tous les trois comme de vieux amis.

- Ça va ?, demande Cliff.

- Euh, je crois que ça va mieux, oui.

En réalité, Perle remarque parfaitement.

- Jannie, pourquoi est-ce que le vieux M. Flower s'embarrasse d'un poney ?.

- Il veut l'offrir à son petit-fils, Arthur.

- Son petit-fils habite la ville.

Où est-ce qu'il le mettra ?.

- Je n'en sais rien.

- En tout cas, Jannie, tu t'es débrouillée comme un chef avec lui.

- Merci.

Chair de poule.

- Tu dois être une fille bien.

Je rougis !.

- Je parie que tu as beaucoup appris en aidant M. Flower.
- Euh, oui.
- Moi aussi, j'aime apprendre à bien faire les choses.

C'est pour ça que je travaille chez les Stass.

J'ai beaucoup appris avec eux, à la ferme.

C'est maintenant ou jamais.

Je respire une grande, une longue goulée d'air.

Et bravement, je me lance :

- Marigold parle souvent de toi, Cliff.
- C'est une chic fille.

Les Stass élèvent bien leurs enfants.

- Elle a raconté qu'elle avait fait un gâteau pour ton anniversaire.
- Ouais.

Ils ont préparé une vraie fête surprise.

Marigold a fait le gâteau, Sophie les guirlandes de papier, Frankie a suspendu les banderoles, Andy a acheté des boissons.

Ils ont été formidables.

Je respire à nouveau un grand coup.

- Marigold a dit qu'elle t'avait offert une cravate.
- Ouais.

Elle est au fond de mon armoire.

- Au fond de ton armoire ?.
- Tu comprends, Jannie, c'est une cravate avec plein de gros cœurs !.

Peut-être que je la porterai l'année prochaine, pour la Saint-Valentin.

Tout au fond de moi, un oiseau déploie ses ailes dans sa cage.

- Voilà la ferme, Jannie.

Fais quand même vérifier le sabot par M. Flower.

Le sabot va parfaitement.

- Cliff, attends !.

Cliff s'arrête.

J'avale ma salive.

Le moment est venu d'en parler.

- Et la bague ?.
- La bague ?.
- Tu, as donné une bague à Marigold, avec une pierre rouge.

Cliff froncé les sourcils et réfléchit.

- Oh, tu parles de la bague que j'ai gagnée à la fête foraine.

On y est tous allés un soir.

J'avais donné la bague à Sophie, elle a dû l'échanger avec Marigold.

- Oui, c'est de cette bague que je parle.

Je la sors de ma poche et je la montre à Cliff.

Elle brille de tous ses feux.

L'oiseau tout au fond de moi sort de sa cage.

- Marigold a raconté qu'elle a changé un pneu pour toi, un soir.

- Oui.

Je m'étais foulé la cheville en poursuivant Frankie dans le noir.

- Frankie ?, Frankie était là ?.

- Bien sûr.

Les Stass font tout ensemble, Jannie.

Tout.

C'est leur truc pour mener une vie de famille réussie.

Tout ensemble, toujours.

- Ah, je vois !.

Ca ne me semble pas un très bon truc pour une histoire d'amour !.

- Salut, Jannie.

Content de t'avoir rencontrée.

- Euh, moi aussi.

Et ce n'est rien de le dire !.

Cliff se dirige vers la ferme des Stass.

Je monte sur Perle.

Nous repartons au petit galop sur le chemin.

L'oiseau bat des ailes et s'envole, loin de sa cage.

Je tiens Marigold !.

Marigold Stass est finie, bel et bien finie !.

Quand la Cour apprendra tout ça !.

Galopant à travers les bois couleur vert printemps, je ris tout haut.

Chapitre N°26

- Monsieur Flower !.

Je pénètre au petit galop dans la cour et je hurle à nouveau :

- Monsieur Flower !.

Il sort en clopinant de l'étable, aussi vite qu'il le peut et je regrette déjà d'avoir crié.

Je m'exclame :

- Tout va bien, ne vous inquiétez pas.

Et je saute sur le sol avant même que Perle ne se soit complètement arrêté.

- Alors que signifie toute cette agitation ?.

Je lui montre la bague.

- Une bague en plastique ?.

Il la tourne et la retourne dans ses doigts noueux.

- Tu l'as trouvée ?.

- Euh, une, une amie à moi l'a volée.

M. Flower me lance un regard à la dérobée.

- Et tu me disais de ne pas m'inquiéter.

- Eh bien voilà, vous comprenez, ça s'est passé il y a un certain temps.

- Tu es excitée comme une puce à propos de quelque chose qui s'est passé il y a un certain temps.

- Vous comprenez.

Je lui raconte que mon amie Maria a dérobé la bague et que Marigold a accusé la grosse Tina.

Et moi bien sûr, j'étais obligée de garder le secret de Maria.

- C'est plutôt injuste pour Tina, remarque M. Flower.

- Et pour Maria alors !.

Je lui raconte aussi que je viens de rencontrer Cliff et le reste de l'histoire.

- Je trouve que Marigold méritait qu'on lui vole la bague vu qu'elle nous mentait avec ses histoires de petit ami !.

M. Flower fait tourner la bague dans le soleil, la regardant étinceler.

- Si c'était moi, dit-il, je laisserais ce truc brillant dans un buisson où Marigold Stass serait sûre de le trouver.

Je n'avais pas pensé à ça !.

Pas besoin que ça se passe à l'école.

Elle pourrait la retrouver sur le chemin en rentrant de l'école.

- Et je ne parlerais pas de cette histoire de petit ami, ajoute-t-il.

- Ne pas en parler !.

Comment pourrais-je ne pas en parler quand je me sens sur le point d'éclater !.

Et d'abord, pourquoi ne devrais-je pas en parler ?.

M. Flower hoche la tête et me tend la bague.

- Les gens n'aiment pas qu'on dévoile leurs petits secrets.

Marigold oubliera cette bague un jour.

Mais elle ne te pardonnera jamais si tu dis aux autres filles qu'elle n'avait pas vraiment de petit ami !.

Par ma barbe, elle t'en voudra encore quand elle aura quatre-vingt-dix ans !.

Elle ne t'invitera pas à son anniversaire de cent ans rien que pour cette raison !.

Alors si tu veux devenir son amie un jour, garde son secret.

J'avale ma salive.

M. Flower sourit en voyant mon air déçu.

- Tu peux simplement murmurer à Marigold : « Je sais tout !.

J'ai tout découvert ! ».

Ca lui rabattra son caquet !.

Je secoue la tête.

- Ca ne suffit pas, monsieur Flower.

- Ton amie Maria a quand même volé cette fameuse bague, non ?.

Moi je trouve que ça règle équitablement la chose.

M. Flower me lance un clin d'œil puis il reprend d'un ton sévère :

- Bon, maintenant, brosse bien Perle, Janet.

Nous voulons qu'il soit en pleine forme pour Arthur, dimanche.

Le pommier est recouvert de fleurs aussi

blanches que la toison de Perle.

- Je voudrais que tu viennes dimanche, continue M. Flower.

Ce vieux Perle n'est pas commode, et Arthur non plus.

Perle frotte son front contre mon épaule et souffle sur ma nuque.

J'ai contribué à le rendre beau, amical et confiant et voilà qu'il va partir.

Je ne crois pas que je pourrai supporter la journée de dimanche.

Je ne crois pas que dimanche sera une très bonne journée.



Chapitre N°27

M. Flower redresse la tête.

Il fronce les sourcils et caresse sa barbe.

Arrivant de la grand route, une voiture vient de s'engager sur le chemin du Vallon Creux.

M. Flower s'écrie :

- Voilà Arthur !.

Il agrippe ses bras avec ses mains comme pour contenir son enthousiasme, mais sa joie irradie tout autour de lui.

Je me tiens entre Perle et Rosy sous le pommier en fleur, une main posée sur leur encolure blanche et chaude.

J'ai la chair de poule et je suis écarlate.

Rosy et Perle dressent l'oreille et remuent la queue.

Nerveux, nous avons tous le regard fixé sur la grosse voiture étincelante qui amorce le virage et vient s'arrêter devant le portail.

M. Flower glapit :

- Arthur !.

Et il clopine vers l'entrée.

Stéphane sort d'un bond du côté chauffeur et s'approche à grandes enjambées de son père.

C'est un homme grand, élancé, et élégant avec son costume clair et sa cravate jaune.

Ses cheveux bruns bouclés se soulèvent dans la bise et ses yeux noisette sourient.

Mme Flower s'extirpe avec précaution du véhicule.

Blonde et mince, elle porte une robe beige agrémentée d'une écharpe jaune.

Ses talons hauts s'enfoncent dans la boue et la font chanceler.

Quand M. Flower s'approche en boitillant pour l'embrasser, elle recule vivement.

Le petit visage blanc sur le siège arrière, c'est Arthur.

Le gamin pâle et maigre disparaît sous l'étreinte du vieil homme, il pend à son cou comme une marionnette.

Je pensais qu'Arthur le magnifique dégagerait comme un halo, mais c'est M. Flower qui en a un autour de lui.

J'ai déjà entendu parler de chagrins capables de briser des cœurs.

Mais si la joie peut en faire éclater un, le cœur de M. Flower est en grand danger !.

Mme Flower avance lentement dans la cour.

Elle a les bras croisés et se mord les lèvres, elle regarde autour d'elle.

Dès le premier coup d'œil, je devine que Mme Flower n'a aucune envie d'être là.

Winterfield est l'endroit où Stéphane a passé son enfance, pas elle.

Elle n'aime pas la ferme, elle n'aime pas M. Flower, et elle donnerait tout pour se trouver ailleurs, dans un lieu qu'elle comprend, un lieu comme Castlebridge.

Elle a la chair de poule !.

- Grand-père Flower !, s'exclame-t-elle d'une voix aiguë.

Ce vieux pommier va vous tomber dessus un de ces jours !.

Je vous l'ai déjà dit.

Ses yeux perspicaces s'arrêtent sur moi.

Je me recroqueville derrière Perle.

Son regard s'enflamme en découvrant le poney.

- Grand-père Flower !, reprend-elle d'un ton de reproche.

Vous avez un cheval maintenant ?.

La chèvre ne suffisait donc pas !.

M. Flower dit :

- Arthur, regarde.

Le petit garçon dans les bras, il se tourne vers nous.

- Tu vois ce superbe poney, là-bas ?.

Arthur le contemple.

M. Flower attend en vain qu'il se réjouisse.

Il continue en posant son petit-fils par terre :

- Arthur, ce superbe poney est à toi !.

Arthur pâlit encore plus.

Il essaie de reculer mais M. Flower le tient fermement par les épaules.

Mme Flower se retourne.

- Oh, grand-père Flower !.

Trop c'est trop !.

Vous savez bien qu'on ne peut pas avoir un Poney en Ville !.

Stéphane, explique donc à ton père !.

Moi, ça me dépasse !.

Elle se détourne et entreprend d'inspecter la cour.

Tac, tac, ses talons martèlent la terre ratissée de près.

Elle aimerait visiblement pouvoir remonter dans la voiture et repartir en quatrième vitesse pour Castlebridge et son monde civilisé.

Arthur reste pétrifié sous la poigne solide de M. Flower et fixe Perle avec des yeux horrifiés.

Je devine qu'il éprouve exactement la même chose que sa mère.

Stéphane soupire.

- Papa, notre jardin est minuscule.

Il n'y a pas d'abri.

- Dieu du ciel, tu peux louer un box quelque part.

- Et tu comprends, papa, Arthur n'a pas le temps de s'en occuper.

Il va à l'école et puis il a piano, patinage et initiation à l'ordinateur.

- Pas de temps pour un Poney ?.

C'est toi qui dis ça, Stéphane !.

Tu ne te souviens donc pas que le vieil âne de Leduc était ton meilleur ami ?.

Il s'appelait Violette.

Tu ne te souviens pas comme tu le pomponnais pour la parade de juillet ?.

Stéphane rougit jusqu'aux oreilles.

Je parie qu'il ressent également des picotements sur tout le corps.

- Tu ne veux pas que ton fils fasse pareil ?.

Qu'il pomponne lui aussi, son meilleur ami ?.

Stéphane ouvre la bouche mais aucun son ne sort.

M. Flower se tourne vers Arthur.

- Arthur, déclare-t-il fermement, approche-toi et dis bonjour à ton nouveau poney.

Il s'appelle Perle.

Il traîne Arthur jusqu'à Perle.

Mme Flower, s'immobilisant à côté des framboisiers, lance d'une voix stridente :

- Stéphane !.

Cette bête risque de le mordre !.

Elle a raison.

Sous ma main, je sens les muscles de Perle se raidir.

Ses oreilles se rabattent.

Il montre ses dents jaunes.

Arthur respire la peur.

Et sa peur effraie Perle.

M. Flower est trop excité pour le remarquer.

- Regarde, Arthur !.

Quand j'avais dix ans, j'aurais tout donné pour un magnifique poney comme ça !.

Ton père aussi.

Il a toujours adoré s'occuper des animaux.

M. Flower soulève Arthur et le pose sur le dos de Perle.

Perle se crispe, frissonne et fouette l'air de sa queue.

Arthur gémit :

- Grand-père, laisse-moi descendre !.

M. Flower sourit de toutes ses dents à un Perle effrayé et à un Arthur terrifié.

Il ne les voit pas vraiment pour ce qu'ils sont.

Tout ce qu'il voit, c'est son rêve qui se réalise : son petit-fils sur son magnifique Perle.

M. Flower ne conçoit même pas qu'Arthur ne ressemble pas à l'enfant qu'il était, lui.

Arthur préférerait de beaucoup jouer à sa console vidéo plutôt que monter Perle.

A ses yeux, le poney blanc n'est pas magnifique mais dangereux.

Et aux yeux de Perle, Arthur n'est pas la septième merveille du monde mais un étranger hostile qui sent la terreur à plein nez.

Et cette odeur signifie qu'il y a quelque chose à craindre.

Arthur pleurniche.

- Ca va, ça va, le rassure le vieil homme.

Je tiens les rênes.

Et c'est vrai, même s'il les tient lâches.

Mme Flower gémit depuis le potager :

- Stéphane !.

Ton père a encore bêché !.

Il ne devrait pas travailler comme ça à son âge.

Parle-lui de ce que nous avons décidé.

Stéphane marmonne :

- Pas tout de suite, ma chérie.

En voyant Arthur sur Perle, ses yeux noisette s'assombrissent.

Mme Flower ne l'entend pas, ou ne veut pas l'entendre.

Elle répète :

- Stéphane, dis à grand-père Flower ce que nous avons décidé.

Ce dernier pousse un gros soupir.

Décidément, je plains ce pauvre Stéphane !.

Il est coincé entre deux personnes qui ne s'aiment vraiment pas et que lui aime l'une et l'autre.

Il voudrait les contenter toutes les deux mais c'est impossible.

- Papa, dit-il, l'œil rivé sur Arthur monté sur Perle, nous voudrions que tu viennes habiter avec nous à Castlebridge.

M. Flower le dévisage.

- Avec vous, et Arthur ?.

- Tout près, dans la nouvelle maison de retraite qu'ils viennent d'ouvrir.

M. Flower se retourne vers Arthur.

Il dit :

- Montre à Perle combien tu l'aimes.

Détends-toi, caresse-lui le cou.

Stéphane continue obstinément :

- Papa, nous t'avons inscrit pour.

M. Flower pivote brutalement vers son fils.

Il gronde comme Tonnerre, le chien de Frankie Stass.

Un flot rouge de rage lui monte au visage.

Il tremble et crache tout en parlant.

M. Flower s'est transformé en loup-garou !.

Ou plutôt en l'ermite fou de Winterfield dont parlent les enfants du coin.

Je ne l'ai jamais vu comme ça, Perle non plus.

Il hurle :

- Espèce de triple buse !.

Espèce de stupide mauviette !.

Je suis chez moi, ici !.

- Papa.

- Comment as-tu osé m'inscrire là-bas !.

Tu n'as le droit de m'inscrire nulle part, ni dans une maison de retraite, ni pour un voyage à Paris, ni même au Paradis !.

J'habite ici jusqu'à ce que j'en décide autrement, moi, pas toi !.

Perle se cabre.

Les rênes glissent de la main de M. Flower.

Mme Flower crie :

- Stéphane !.

Perle part au triple galop.

Arthur s'accroche à sa crinière du mieux qu'il peut en criant :

- Hé, hé, hé !.

Rosy saute sur son tas de rochers et contemple les événements de haut.

Crinière et queue flottant au vent, Perle caracole au-delà des framboisiers, au-delà du jardin, au-delà de la maison.

Côte à côte, M. Flower et moi, nous contemplons la fuite paniquée de Perle.

Il n'y a rien à faire pour l'arrêter.

Je jette un regard du coin de l'œil et je vois les épaules de M. Flower s'affaisser, son dos se voûter, son visage se chiffonner, et une larme glisser le long de sa joue.

J'ai de la peine pour M. Flower.

Son fils et sa famille ne reviendront jamais après cette histoire !.

J'ai pitié pour cet idiot d'Arthur, aussi.

Ce n'est pas de sa faute s'il est idiot.

Je sais très bien ce qu'il ressent !.

Perle m'a fait le coup de la débandade une fois et j'étais plus grande qu'Arthur.

Mes pieds touchaient presque le sol enneigé.

Perle et Arthur réapparaissent, toujours au galop.

• Hé, hé, hé !.

Mme Flower s'écrie :

• Stéphane, attrape cet animal sauvage !.

Mais c'est un ordre auquel Stéphane ne peut pas obéir.

M. Flower fait un pas en avant : même lui ne peut pas contrôler Perle en cet instant.

• Hé, hé, hé !.

Perle en a assez de ce poids hurlant accroché à son dos.

Près des framboisiers, il ralentit, tourne sur lui-même, danse sur ses pattes postérieures.

Il retombe, bing, sur ses pattes de devant, lance sa croupe en l'air et désarçonne Arthur.

• Hé, hé, hé !.

Perle secoue sa crinière et s'enfuit au petit trot, tout réjoui.

Sa chute fait taire Arthur.

En silence, il tombe lourdement dans les framboisiers.



Chapitre N°28

Lundi matin, je pars en avance pour l'école.

En général, j'attends le dernier moment pour éviter de rencontrer Marigold Stass sur la route.

Aujourd'hui, au contraire, je veux la coincer.

Une fumée noirâtre sort de la cheminée de M. Flower et flotte comme un nuage sombre sur la cour.

Posy est tristement assise sur le rebord de la fenêtre de l'étable, tapant de la queue contre le mur.

Je regarde de l'autre côté et me dépêche de dépasser la maison.

J'amorce le virage.

Peut-être que Marigold est déjà partie.

A moins qu'elle ne soit en retard.

Peut-être que pour une fois, il y a quelqu'un avec elle.

Peut-être, Non, la voilà, le nez en l'air, son sac se balançant sur son épaule.

Ses boucles blondes rebondissent dans son dos.

Voilà Marigold Stass, celle qui a trompé tout le monde, celle qui m'a traitée comme une moins que rien, celle qui m'a poussée à voler sa bague de rien du tout et à me faire du mauvais sang pour ça.

Marigold l'ignore encore mais la justice est enfin en marche, la justice est sur ses talons !.

Le désastre va frapper un grand coup dans le monde merveilleux de Marigold Stass.

En ma personne.

Moi, Jannie.

Je respire un bon coup et je crie :

- Eh oh !.

Marigold Stass !.

Oui, toi !.

Elle fait volte-face.

Elle me voit mais elle n'arrive pas à croire que c'est moi qui ai crié comme ça.

Elle cherche des yeux quelqu'un d'autre, quelqu'un de plus important.

Cette pauvre Marigold va avoir le choc de sa vie !.

Je crie :

- C'est moi, moi Janet Stone.

Attends, Marigold Stass !.

Marigold en reste bouche bée.

Marigold en reste bouche bée.

Elle attend.

Je trotte jusqu'à elle.

- Marigold, je veux que tu sois la première à savoir.
- A savoir quoi ?.
- J'ai rencontré quelqu'un l'autre jour sur le chemin.

Les cheveux roux.

Il vient d'avoir dix-neuf ans.

Je me disais que je l'avais déjà vu quelque part et c'était le cas.

Marigold me regarde comme Perle me regardait au tout début.

Soupçonneuse.

Je continue :

- Il est sympa, tu ne trouves pas ?.

Tu sais bien de qui je parle.

Marigold a exactement le même air que Perle quand il avait une envie terrible de me mordre la main.

- Il m'a parlé de toi, Marigold.

Il a dit que tu étais une chic fille.

Ses mots exacts ont été : « Les Stass élèvent bien leurs enfants ».

Et aussi : « Les Stass font tout ensemble ».

C'est dur de filer le parfait amour avec la famille tout autour.

Qu'est-ce que tu en dis, Marigold ?.

Marigold rougit.

Puis pâlit.

Elle jette ses cheveux en arrière et tape du pied, exactement comme Perle.

Elle dit d'une voix rageuse :

- D'accord, mais c'était une belle histoire.
- Une belle histoire !.

Ces pauvres filles ne respiraient plus, tellement elles y croyaient, à cette histoire !.

- Quelles pauvres filles ?.
- La grosse Tina !.

Jessie le garçon manqué !.

La jolie Irène !.

Marigold s'approche tout près.

Elle me siffle au visage :

- Janet Stone, dis-leur un seul mot sur Cliff et moi.

Ou n'importe quoi à n'importe qui.

Tu dis un seul mot n'importe où, n'importe quand, à n'importe qui.

Elle se tait, haletante.

Ses yeux brillent comme la bague rouge dans ma poche.

- Qu'est-ce que tu feras, Marigold Stass ?.
- Eh bien, je leur dirai tout ce que je sais sur toi !.

Nom d'une pipe !.

Est-ce qu'elle sait ?.

A moins qu'elle n'ait deviné.

Nous sommes si proches l'une de l'autre que si quelqu'un nous voyait, il penserait que nous sommes les deux meilleures amies du monde en train de se raconter des secrets.

Je murmure :

- Qu'est-ce que tu leur diras sur moi ?.
- Tout.

Je dirai tout à tout le monde.

Personne ne te parlera plus jamais.

Nous sommes nez contre nez.

Nos yeux lancent des éclairs.

J'ai du mal à trouver mon souffle.

Je suis envahie de picotements et je deviens rouge écarlate, mais pas de timidité.

De rage !.

Marigold ne sait rien.

Elle ne peut pas savoir.

Je plonge la main dans ma poche et je serre la bague dans mon poing.

Cela me donne du courage.

Je déclare d'une voix sourde :

- De toute façon, personne ne me parle.

Tu peux raconter tout ce que tu veux à qui tu veux.

Moi aussi, je dirai ce que je veux à la jolie Irène et à Jessie et à la grosse Tina, à moins que.

- A moins que quoi ?.
- A moins que tu arrêtes de te vanter tout le temps !.

Tes vantardises me rendent malade, Marigold Stass !.

La prochaine fois que tu te vantes de quoi que ce soit, je dirai à Jessie le garçon manqué.

Marigold fait volte-face en me donnant un grand coup dans le bras avec son sac.

Ca me fait mal.

Elle me lance un regard furieux.

Je le lui rends bien tout en me frottant le bras.
Nous nous éloignons l'une de l'autre.
Je fais demi-tour et me dirige dans la mauvaise direction, comme si je rentrais à la maison.
Puis je me retourne à nouveau.
Marigold a relevé la tête et, le nez vers le ciel, se dirige vers l'école.
Je la suis de loin, comme je l'ai fait tant de fois déjà.
Mais aujourd'hui, ça ne me gêne pas.
Je ne crois pas que Marigold et moi devenions jamais amies, mais au moins, pour une fois, j'ai l'impression d'exister, d'être quelqu'un.
Mon nom est Janet Stone et j'ai ma place, ici, à Winterfield, avec elle.
Et maintenant, elle le sait aussi !
Nom d'une pipe !
Jusqu'à ce que je parvienne à me débarrasser de la bague, je m'en contenterai.

Chapitre N°29

Lundi en fin d'après-midi, M. Flower est en train de brosser Perle quand Jackie et moi entrons dans la cour.

Perle nous regarde d'un air doux à travers son toupet satiné et il émet un petit hennissement de bienvenue.

Je lui étreins le cou et il pose sa tête sur mon épaule.

Jackie tend à M. Flower le bouquet de jonquilles qu'elle a cueilli devant la maison.

- Monsieur Flower, dit-elle, nous sommes venues pour parler du travail de Jannie.

M. Flower contemple les fleurs en murmurant un vers du poème de la fête du certificat d'études :

- Une armée de jonquilles d'or.
- Oui, ce sont celles que votre grand-mère Cook a plantées.
- Un poète ne peut qu'être heureux, continue M. Flower, en si bonne compagnie.

Il n'a pourtant pas l'air heureux.

Il semble même écrasé par le chagrin.

Jackie répète :

- Monsieur Flower, nous sommes venues parler du travail de Jannie.
- Euh, le travail ?.

Bien.

Vous savez que je ne peux pas garder mon Perle.

Je n'ai plus de raison de le garder.

Il était pour Arthur.

Jackie sait tout du départ furieux et sans appel d'Arthur et de sa famille.

Elle ne croit pas qu'il soit vraiment définitif.

Elle est sûre qu'ils reviendront quand ils se seront calmés.

Mais elle ne les a pas vus partir !.

Moi, si.

M. Flower lève les yeux du bouquet, regarde Jackie et essaie de sourire.

Il demande :

- Que vais-je bien pouvoir faire maintenant de ce magnifique petit poney ?.
- Monsieur Flower, dit-elle, vous aimez Perle.
- Ca, c'est diablement vrai.
- Jannie connaît quelqu'un d'autre qu'Arthur avec qui vous pourriez le partager.

M. Flower tourne ses yeux tristes vers moi.

- Qui ?.

Je réponds :

- Frankie Stass, monsieur Flower.
- Frankie Stass, répète-t-il comme s'il ne voyait pas de qui il s'agissait.

M. Flower semble beaucoup plus lent et beaucoup plus vieux aujourd'hui qu'hier.

- Votre petit voisin, lui rappelle Jackie.

Je continue :

- Perle aime Frankie.

Et Frankie adore Perle !.

Jackie renchérit :

- Nous nous sommes dit que Frankie pourrait monter Perle pour vous et que Jannie pourrait continuer à vous aider pour le reste.

Comme ça, vous pourriez garder Perle.

- Ce serait bien, M. Flower fixe les jonquilles.

Mais, il va falloir que j'en parle à ce Frankie Stass ?.

Jackie lui lance un regard sévère qu'heureusement il ne voit pas.

Elle dit :

- Vous pouvez y aller maintenant, c'est juste à Côté.
- Chez les Stass ?.

Mais je n'ai pas discuté avec les Stass depuis des années.

Depuis que ma Rosy a mangé les tulipes de la grand-mère Stass.

Je demande :

- Monsieur Flower, est-ce que vous seriez timide ?.

Il me sourit à travers les jonquilles.

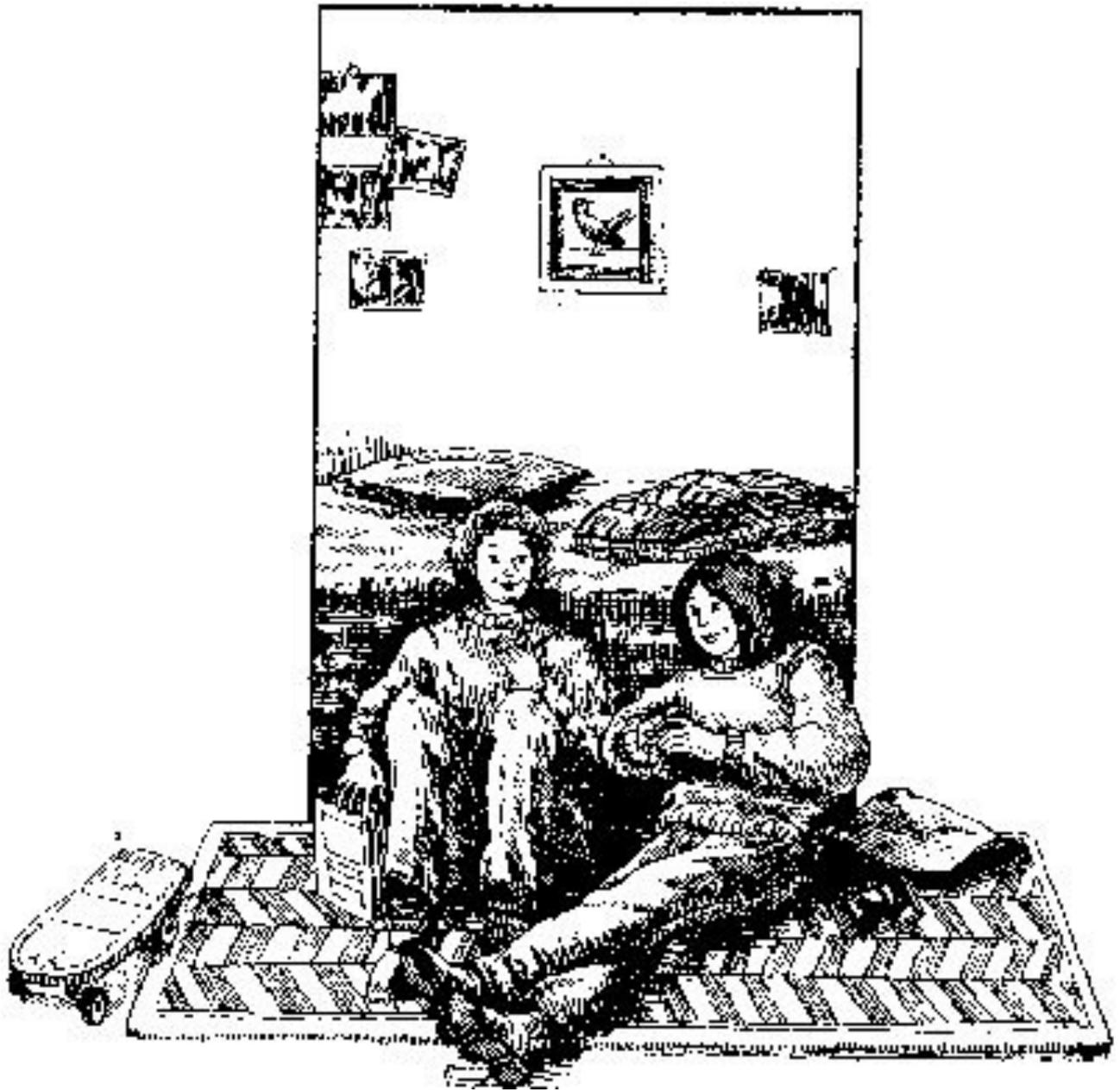
- C'est difficile à croire, dit-il, mais je suis aussi farouche qu'un cerf !.
- Ce n'est pas grave, moi aussi je suis timide.

Jackie grommelle quelque chose et rejette sa natte dans son dos.

- Bon, déclare-t-elle, nous allons vous accompagner.

Tout de suite, ajoute-t-elle en me regardant.

Allons-y tous les trois de ce pas.



Chapitre N°30

Je suis drôlement contente d'avoir tenu ma langue au sujet de Cliff, comme M. Flower me l'avait dit !.

Ca a été dur.

A un moment, la jolie Irène a demandé à Marigold comment il était et j'ai failli tout raconter.

Mais Marigold s'est contentée de hausser les épaules, alors j'ai serré les lèvres.

Plus tard, Irène a dit à Jessie : « Tu ne crois pas que Cliff et Marigold ont cassé, hein ? ».

J'étais à côté d'elles et je les ai entendues mais j'ai passé mon chemin sans un mot.

Ca a été une des choses les plus difficiles que j'aie jamais faites !.

Mais j'en suis drôlement contente maintenant !.

A Winterfield, personne n'utilise la porte d'entrée.

M. Flower, Jackie et moi, nous avons frappé à la porte de la cuisine des Stass, moi en me cachant le mieux possible derrière Jackie, et ils nous ont fait entrer.

M. Stass n'a même pas mentionné l'affaire des tulipes mangées par la chèvre.

Il s'est simplement tourné vers Frankie et il lui a demandé s'il voulait bien monter Perle.

Bien sûr, Frankie a accepté sur-le-champ, et il est sorti en courant pour aller voir le poney.

J'ai regardé autour de moi, cherchant un endroit où me dissimuler et j'ai vu Marigold, là, juste derrière moi.

Elle a dit : « Viens, on monte dans ma chambre » d'une voix plutôt amicale.

Stupéfaite, j'ai avalé ma salive de travers et je l'ai suivie.

Et à présent, je vais de surprise en surprise, tandis que je regarde les photos de Marigold punaisées sur les murs de sa chambre.

Il y a celle de l'anniversaire de Cliff qu'elle a montrée à l'école.

Il y a Frankie sur Perle.

Il y a Tonnerre mangeant un sandwich avec Sophie dans la neige, Cliff perçant un érable, Tina derrière une énorme bulle de chewing-gum, Irène faisant une grimace, Jessie éclatant de rire.

Et puis moi, sur un Perle hirsute, dans un paysage de neige.

Je lui demande :

- C'est toi qui as pris toutes ces photos, Marigold ?.
- Evidemment.

Elle se laisse tomber sur son lit défait et me fait signe de m'asseoir.

Prudemment, je m'installe auprès d'elle et je dis :

- Moi, je dessine.
- Ah bon ?.

Et tu m'as déjà dessinée ?.

- Euh, oui, (Plusieurs fois même).
- Et tu as déjà dessiné Irène et les autres filles ?.
- Plus ou moins, (Je les ai dessinées un jour sous la forme d'un chien, d'un chat et d'un lapin).
- J'aimerais bien les voir !.
- Euh.
- Si tu m'invitais à venir voir tes dessins, peut-être qu'on ne t'appellerait plus « Janet la pimbêche ».

Ca alors !.

Moi, pimbêche ?, Janet la solitaire, Janet la muette, ou même Janet la bêtasse, d'accord.

Mais Janet la pimbêche, ça non !.

- Oui, tu comprends, explique Marigold très simplement, tu regardes les gens comme si tu ne les voyais pas.
- Moi ?.
- Oui.

Et tu ne parles jamais à personne.

Tu ne souris jamais.

C'est pour ça qu'ils t'appellent « la pimbêche ».

- Mais ce n'est pas à moi de faire le premier pas !.

Je suis nouvelle ici !.

Tu as déjà changé d'école, Marigold ?.

- Non, j'ai toujours habité à Winterfield et mes parents aussi, depuis toujours.
- C'est pour ça !.

Tu ne comprends pas ce que.

- Mais Tina si.

Et Tina t'aime plutôt bien, même si tu es bêteuse.

- Je ne suis pas bêteuse !.

Je suis seulement, euh, timide.

Ouf, je l'ai dit.

- Irène aussi était nouvelle l'année dernière.

C'est.

La voix de Marigold n'est plus qu'un murmure.

Elle regarde par la fenêtre, puis vers le plancher.

- C'est pour ça que j'ai inventé l'histoire de Cliff.

- Quoi ?.

- Tu comprends, j'ai toujours vécu ici.

Tina, Irène et d'autres venaient de la ville.

De Boston, de New York, de Chicago.

- Et alors ?.

Marigold soupire.

- Alors je voulais qu'elles me prennent au sérieux, moi aussi.

- Pour ça, c'est réussi !.

Je hoche la tête.

- Ca a bien marché pendant un certain temps.

Mais ça ne prend plus, tu ne crois pas ?.

Tout le monde en a assez.

- Oui et moi aussi.

Et je ne sais même pas comment me réconcilier avec Tina, depuis qu'elle a volé ma bague.

- Mais Tina n'a pas volé ta bague.

C'est sorti comme ça de mes lèvres, je ne peux plus revenir en arrière.

Marigold me dévisage.

Je rougis et mes picotements me reprennent comme si je parlais à une parfaite inconnue.

Je voudrais dire : « C'est moi qui l'ai fait » mais les mots ne veulent pas sortir.

Alors je cherche au fond de ma poche, je sors la bague et je la laisse tomber sur le matelas entre nous deux.

Les yeux de Marigold s'ouvrent aussi grands que des soucoupes.

Nous avons toutes les deux les yeux fixés sur le petit objet brillant en toc, la bague de Cliff.

Dans le silence qui suit, nous entendons M. Flower dire sous la fenêtre :

- Du chou.

Ma Connie faisait une décoction à base de chou, c'était très efficace.

Ma Connie faisait une décoction à base de chou, c'était très efficace.
Je vous montrerai si vous voulez.

Et Jackie demande :

- Où est passée Jannie ?.

Marigold murmure :

- C'était toi.

C'était donc toi tout ce temps.

Elle se met à rire.

J'émetts un petit rire prudent.

Marigold rit de plus en plus fort.

A mon tour, je sens une folle envie de rire monter en moi.

Nous rions à en rouler par terre, à nous plier en deux sur le sol, à nous en nouer l'estomac.

Quand j'arrive enfin à parler, je chuchote :

- Maria ?.

Pourquoi ai-je prononcé ce nom ?.

Marigold ne ressemble absolument pas à Maria.

A moins que.

- Quoi ?.
- Je voulais dire : « Marigold ? ».
- Ah ah !.

Quoi ?.

Ah ah ah !.

- Tu veux qu'on fasse le chemin ensemble, demain, pour aller à l'école ?.
- Ca, je ne sais pas.

Nous nous adossons contre le lit, tout essouffées.

- Tu comprends, c'est le seul moment où je peux être seule.

De toute la journée.

- Ah.

Je n'y avais jamais pensé sous cet angle-là.

J'ai toujours eu beaucoup de temps pour moi toute seule.

- Juste demain alors, les autres n'en reviendront pas !.

Ouah !.

Marigold se remet à rire et se tient le ventre.

Dehors, en bas, Jackie appelle :

- Jannie !.

Il est temps de rentrer.

- Tiens, dit Marigold.

Garde-la.

Elle me tend la bague brillante aux reflets rouges.

- La bague de la paix.

- Oh !.

D'accord.

Je la mets à mon petit doigt, le seul auquel elle aille.

Nous restons adossées au lit, à la regarder briller.

En bas, Jackie appelle :

- Jannie !.

- Oui, J'arrive, j'arrive !.

A demain, Marigold.

Chapitre N°31

Nous reprenons tous les trois le chemin du Vallon Creux.

Jackie est en tête, sa natte rebondissant en rythme dans son dos.

Elle se dépêche car elle veut être rentrée avant la nuit.

Je suis à la traîne avec M. Flower.

Il boitille aussi vite qu'il le peut.

Moi, j'ai encore mal au ventre d'avoir tant ri.

Mais je me sens vraiment légère, maintenant que je n'ai plus le poids de la bague volée dans ma poche !

Je tiens ma main levée devant moi pour regarder la pierre rouge de la paix briller dans le soleil couchant.

Jackie s'arrête.

- Ecoutez !, s'exclame-t-elle.

Nous écoutons.

Dans les bois qui s'assombrissent, on entend des craquements.

Je murmure :

- Peut-être que c'est un ours !.

Crac, l'animal est tout près.

Crac, il bondit au beau milieu du chemin.

Il s'arrête net et nous fixe de ses yeux noirs et farouches.

Il lève une patte, sa queue est blanche et brillante.

C'est un cerf.

Il traverse la route d'un bond et pénètre dans les bois.

Nous regardons sa queue blanche disparaître à travers les branches.

Une créature provenant de Mars ne doit pas vous regarder autrement avant de remonter dans son vaisseau, prêt à décoller en tournoyant à toute vitesse dans l'espace.

- Là-bas !, dit Jackie.

En voilà un autre qui arrive.

Bang, bang, on entend un bruit de sabots sur le chemin.

Je déclare :

- C'est Perle.

Tonnerre, Frankie et Perle dépassent le tournant et caracolent vers nous.

Et moi qui pensais devoir aider Frankie à monter et à mettre la bride à Perle !.

J'aurais dû me souvenir que j'avais affaire à un Stass.

Il monte fièrement.

La crinière blanche de Perle flotte au vent comme le duvet d'un pissenlit.

Telle leur ombre, Tonnerre bondit auprès d'eux.

L'air réjouit, ils passent près de nous et continuent leur route.

M. Flower s'éclaircit la gorge.

- Jannie, dit-il, est-ce que je t'ai déjà raconté à quel point mon Stéphane aimait les animaux ?.

Je m'apprête à répondre que oui mais il continue sans attendre.

- Un jour, il a ramené un faon nouveau-né dans la cuisine de ta maison.

Il a dit : « Il est à moi, je l'ai adopté ».

Je déclare :

- Je sais, vous me l'avez déjà raconté.

Mais il continue son histoire.

Et je l'écoute comme une vraie petite-fille, parce que je sais dorénavant que les grands-pères répètent toujours les mêmes histoires.

La Nouvelle-Angleterre

La Nouvelle-Angleterre se trouve au nord-est des Etats-Unis, à la frontière du Canada, au bord de l'océan Atlantique.

Elle se compose de six états :

- Le Connecticut, surnommé « état de la Constitution », a pour capitale Hartford.

Il abrite, dans la ville de New Haven, la fameuse université de Yale.

- Rhode Island est le plus petit état de la confédération.

Sa capitale : Providence.

Le port de Newport est connu pour son « yacht club » et pour avoir longtemps accueilli la Coupe de l'America.

Les plus beaux voiliers du monde s'y sont tous un jour ancrés.

- Le Vermont, ou état de la verte montagne, est le seul qui ne soit pas bordé par l'océan.

Etat de montagnes de moyenne altitude, il y tombe beaucoup de neige en hiver.

Sa capitale est.

Montpelier !.

- Le Maine, état du sapin, ressemble beaucoup à la Bretagne du Nord avec ses côtes sauvages et déchiquetées.

Il est réputé pour ses homards, ses pêches au thon, ses longues plages.

- Le New Hampshire, état de granite, a pour capitale Concord.

Comme le Maine, il regorge de lacs aux noms indiens comme Squam Lake, le lac de Winnepesaukee.

- Le Massachusetts (état de la baie) est le plus connu des six états.

C'est dans le port de Plymouth qu'accosta en 1620 le Mayflower.

L'état abrita quakers et puritains mais fut aussi le foyer d'Emerson, Melville, Hawthorne, Whitman.

C'est là qu'eut lieu la fameuse chasse aux sorcières de Salem (1693).

Un siècle plus tard, la Révolution et l'Indépendance s'y jouèrent.

La capitale du Massachusetts est Boston, surnommée l'Athènes américaine.

On y trouve de nombreuses universités prestigieuses dont la plus connue : Harvard.

Les Poneys

Poneys et chevaux appartiennent à la même espèce (*Equus caballus*) mais se différencient par leur taille et leur robustesse.

Les poneys mesurent moins de 1,45 m au garrot.

Originaires de pays au climat rude et au terrain difficile, ils sont vigoureux, résistants, courageux, ils ont le pied sûr et bon caractère, ce qui en fait la monture idéale pour les enfants.

Les races

On reconnaît en France treize races de poneys, dont quatre seulement sont originaires de notre pays le : landais, le mérens, le français de selle et le pottock, originaire du Pays Basque où quelques troupeaux vivent encore à l'état presque sauvage.

Les plus nombreux viennent des îles britanniques : le shetland du nord de l'Ecosse est tout petit, avec une crinière et une queue très touffues.

En hiver, il est capable de trouver sa nourriture sous une couche de neige aussi haute que lui !.

Le welsh, que l'on trouve encore en liberté dans les landes du Pays de Galles, le new-forrest anglais (obtenu par croisement de pur-sang arabe) et le connemara irlandais sont parmi les plus connus.

Les fjords, de Norvège, étaient très appréciés des Vikings qui organisaient des combats d'étalons.

Les haflinger d'Autriche, très robustes, étaient utilisés comme des animaux de bât, notamment par les forestiers pour arracher et traîner les troncs sur les pentes.

Le dressage

Le débouillage est le début du dressage.

On habitue le poney à la bride, à la selle, au pansage, il apprend à être manœuvre à la longe.

Vers l'âge de quatre ans, c'est la leçon du montoir : le poney apprend à obéir à un cavalier.

Puis commence le dressage proprement dit, toujours avec un cavalier très expérimenté.

Lorsque le poney a suffisamment d'expérience, on dit qu'il est fait.

S'il est docile, sans mauvaises habitudes, il est franc et peut alors être monté par des enfants.

Les poneys sont adultes à six ans.

Pour les capturer lorsqu'ils sont en liberté, il faut les approcher de face, la bride sur le bras, une friandise à la main (sucre, pomme, carotte).

Ils sont très sensibles, comme tous les chevaux, au son de la voix, et apprennent très vite à répondre à l'appel de leur maître.

Les allures

Pas, trot et galop sont les trois principales allures du cheval.

Mais seules les deux premières sont utilisées naturellement par l'animal.

Le galop est exceptionnel : c'est l'allure de la fuite et du jeu, mais il peut aussi être imposé par le cavalier (compétition, chasse, etc.).

Le pas est une marche à quatre temps : les pieds se lèvent l'un après l'autre en diagonale, le corps du cheval est toujours en contact avec le sol.

La marche à l'amble, très confortable pour le cheval et pour le cavalier, s'obtient par dressage.

Comme le chameau, le cheval déplace alors ensemble les deux jambes du même côté.

Les dames du Moyen Age ne se déplaçaient qu'en amazone (assises de côté) sur des « haquenées », c'est-à-dire des chevaux marchant l'amble.

Le trot, plus rapide, est une allure à deux temps, avec un temps de suspension où le cheval ne touche pas le sol.

Les deux membres opposés en diagonale se soulèvent en même temps.

C'est une allure régulière, bien cadencée, utilisée pour les longs parcours.

On distingue le trot assis : le cavalier, genoux bien serrés, reste toujours en contact avec la selle.

Ou le trot enlevé : le cavalier se soulève légèrement au premier temps, retombe au second.

Le galop est une allure à trois temps, avec un temps de suspension.

C'est une allure confortable, où le cheval atteint environ 20 km à l'heure.

Le galop'enlevé, beaucoup plus rapide (jusqu'à 65 km à l'heure) est une allure plus difficile, qui ne peut être soutenue longtemps.

La fête du sucre l'érable roi

Avec sa silhouette majestueuse, son feuillage qui prend en automne de splendides couleurs, du jaune d'or au rouge foncé, l'érable est le roi de la forêt canadienne.

Son bois, dur, est utilisé en ébénisterie, ou comme bois de charpente.

Les gourmands apprécient le sirop d'érable.

Et sa feuille est même devenue l'emblème du Canada.

Au printemps, il gèle encore la nuit mais les journées sont plus douces.

L'alternance de températures provoque dans les arbres la montée de sève, ce liquide riche en sucres qui circule dans tous les organes de la plante pour les nourrir.

Le moment est venu de récolter « l'eau d'érable » dans les érablières.

Pour cela, on pratique une entaille dans le tronc des arbres, puis on fixe une « goutterelle », ou un coin en tôle, par où le liquide va s'écouler dans un seau.

Les seaux sont ensuite déversés dans des cuves où l'eau d'érable est bouillie jusqu'à ce qu'elle épaississe pour former du sirop.

Dans les érablières modernes, on utilise un système de tuyaux en plastique fixés aux entailles du bois et qui acheminent directement l'eau d'érable aux cuves.

Aller aux sucres

Dans les cabanes à sucre sur les bords des érablières, l'eau d'érable est chauffée dans différentes cuves.

A 120 degrés, l'eau devient un sirop que l'on déguste sur place, avec des crêpes, ou encore sur du jambon fumé, des œufs ou des fèves au lard.

La coutume veut que l'on aille en famille, ou entre amis, faire des « parties de sucres », véritables festins, dans ces cabanes à sucre.

Lorsque le sirop d'érable est chauffé plus fort, il forme une sorte de caramel que l'on refroidit en le versant dans la neige : c'est la « tire » que l'on déguste sur des bâtonnets de bois.

Si on continue à chauffer ce caramel, il devient du « sucre d'érable » que l'on verse dans des moules en forme de feuilles d'érable ou de cœur, et l'on continue la fête en « se sucrant le bec ».

Toutes ces fêtes et les nombreux festivals qui entourent la récolte du sirop d'érable au cœur même des forêts ne sont pas récents.

Les Indiens pratiquaient la récolte du sirop d'érable bien avant l'arrivée des premiers immigrants d'Europe.

Ces dossiers ont été établis en collaboration avec Nicole Bustarret.

L'Auteur

Anne Eliot Crompton est Américaine et vit dans le Massachusetts avec son mari et sa famille.

Elle habite dans un petit village qui ressemble étrangement à Winterfield et, comme M. Flower, a élevé des poneys et des chèvres.

A six ans, elle décide d'être écrivain : à quinze, elle commence sérieusement à écrire et, quelques années plus tard, voit paraître une de ses nouvelles dans une revue.

Puis elle passe quinze ans à élever ses enfants, quinze ans durant lesquels elle n'écrit plus.

Elle s'est rattrapée par la suite et publie aussi bien des livres pour adultes que pour les enfants.

L'Illustrateur

Dominique Marquet est né à Saint-Quentin (en Picardie) en 1957.
Il a étudié aux Beaux-Arts de Paris.

« Le dessin est une passion et, quelquefois, cela ne va pas sans mal.
J'accumule beaucoup de notes et de croquis dans des carnets, je me promène en divers lieux : campagne, bois, villes : beaucoup de marche, de patience, de la bicyclette pour observer les déclinaisons de chaque saison, l'harmonie des éléments, de l'air à l'eau, de l'arbre à l'oiseau et au vent, la lumière entre chien et loup.

Les sources d'images, je les prends aussi en feuilletant une grosse quantité de revues, dans la littérature, la poésie, les expositions et les rencontres où parfois, les mots lèvent quelque lièvre ».

Bonus

Auteur : Anne Eliot Crompton

Personnages principaux :

Jannie : Personnage principal

M. Flower : Le propriétaire du poney

Marigold : L'ennemie de Jannie

Arthur : Le petit fils à M. Flower

Jackie : La mère de Jannie

Tina : Une amie à Marigold

Frankie : Le frère à Marigold

Résumé du livre :

Jannie est nouvelle dans son école et elle n'a pas encore d'amis.

Toutes les filles de sa classe l'appellent "Jannie la pimbêche".

Marigold raconte à toutes les récréations des histoires sur son petit copain.

Le voisin de Jannie, M. Flower, à un petit poney qui s'appelle Perle.

M. Flower est trop grand pour monter Perle.

Il demande à Jannie de s'occuper de son poney et de le monter.

Jannie lui répond qu'elle ne connaît rien aux poneys.

M. Flower lui dit qu'il lui apprendra.

Jannie accepta alors la proposition de M. Flower.

Marigold montre à la cour la bague rouge que Cliff, son petit copain, lui a offert.

Elle racontait toujours des histoires qui n'intéressaient personne.

Tina et ses amies disent à Marigold qu'elles en ont marre.

Alors Marigold prend une petite radio et dit que c'est Cliff qui lui a offert et met la musique.

Elle confie sa bague à Tina.

Tout le monde danse.

Tina perd la bague et ne le remarque pas.

Jannie, qui l'avait vu tomber, la prit et la mit dans sa poche.

A la fin de la chanson Marigold demande la bague à Tina.

Tina rougit et dit à Marigold :

- Je l'ai perdue !.

Marigold gronda Tina.

Tina et ses amies font un autre clan.

Jannie va voir Perle.

Au début, Perle lui montrait les dents et voulait la mordre.

Maintenant, quand Jannie arrive, il lui pose la tête sur l'épaule.

M. Flower dit à Jannie qu'il dresse Perle pour son petit fils qui habite dans la ville et qu'il viendrait au printemps voir M. Flower.

Jannie aime tellement Perle qu'elle ne voit pas le temps passer.

M. Flower lui dit qu'Arthur viendra dimanche.

Jannie est triste.

Pour sa dernière promenade avec Perle, Perle se prit un caillou dans le sabot.

Jannie descend et voit un homme.

Il vient l'aider et se présenta, il s'appelle Cliff.

Jannie se dit que c'était lui le Cliff de Marigold.

Elle lui posa quelques questions et comprit que Cliff n'était pas le petit copain de Marigold : elle l'avait inventé.

Le lendemain, elle alla vers Marigold et lui dit qu'elle était au courant de tout.

Le dimanche arrive.

Arthur arrive.

Il n'aime pas le poney.

Alors il part sans le poney.

M. Flower se demande :

- Comment je vais faire maintenant avec Perle ?.

Jannie, qui était trop grande pour le poney, ne pouvait pas continuer à le monter : mais elle connaissait quelqu'un qui pouvait le faire : le frère à Marigold.

Il adorait Perle et Perle l'adorait : c'était parfait.

Alors, il partit demander à Frankie qui accepta sur le champ.

Pendant que M. Flower parlait avec Frankie, Marigold dit à Jannie de venir avec elle.

Elle l'emmena dans sa chambre et elle lui parla.

Pour finir, elles deviennent amies !.

11-13

Un poney blanc neige

Anne Eliot Crompton

Jannie est nouvelle dans son école et elle n'a pas encore d'amis.

Le soir après la classe, elle aide son voisin, un vieil homme solitaire, à soigner et à dresser un petit poney blanc.

Mais les autres élèves se moquent de cette fille trop grande pour se promener sur le cheval miniature.

Jannie arrivera-t-elle à apprivoiser le vieil homme, le petit poney et surtout ses camarades de classe ?.